Le Réveil de l’amour

Noré Brunel

Jean d’Yvelise

Le Réveil de l’amour

J. Ferenczi et fils, 1948.

LE RÉVEIL DE L’AMOUR

Roman dramatique inédit

par Jean d’YVELISE

I

PRÉLUDE AU MALHEUR

Francisque Ager maugréa :

— Tu n'aurais vraiment pas dû t'engager pour moi, ma chère amie. Encore une journée perdue, et tu sais si nous en avons peu à perdre ! J'ai toujours peur d'être devancé et d'apprendre qu'un autre a découvert ce que je cherche — je te demande pardon ! — ce que nous cherchons ensemble depuis bien près de deux ans !

Alice, une femme encore jeune, car elle n'avait pas franchi le cap redoutable des quarante ans, eut un sourire amusé pour répondre :

— En vérité, mon chéri, je gâche ta vie, je le reconnais.

— Oh ! non, protesta-t-il, je ne dis pas cela ! Tu as été pour moi, tu demeures toujours la meilleure des épouses et la plus intelligente des collaboratrices, mais…

— Mais je t'importune ! Et bien ! tant pis ! Ce n'est pas si souvent, va ! Et cette journée que tu crois avoir perdue d'avance, je suis sûre que tu en garderas un bon souvenir. Voilà bien cinq ou six dimanches que nous restons enfermés, penchés sur nos formules ou sur nos cornues. Je pourrais te demander, si tes travaux ne me passionnaient point : « Crois-tu que j'aie l'existence rêvée d'une femme et me trouves-tu assez vieille ?… »

— Oh ! s'écria le maître, je te demande pardon, Alice. Il est vrai que tu n'as guère eu de joies à mes côtés.

— Je les ai toutes eues, au contraire ! Et des joies bien rares, sais-tu ? D'autres ont pu goûter aux mille plaisirs factices qui ne laissent rien après eux. Moi, c'est si profond ! Les problèmes sur lesquels nous nous sommes penchés, nos luttes, côte à côte, nos découvertes — les tiennes, surtout ! — nos espoirs, la gloire qui a tout de même un peu rejailli sur moi… Tout cela, vois-tu, rien ne saurait le remplacer. Mais il est des moments où une femme éprouve le besoin de s'évader des formules chimiques, de l'atmosphère des éprouvettes, des autoclaves, de l'air d'un laboratoire où elle n'a pas même un miroir pour constater, à ses rides et à ses cheveux blancs, qu'elle vieillit un peu chaque jour.

— Ma pauvre amie !

— Alors, Francisque, lorsque Germaine m'a fait son invitation, j'ai dit oui tout de suite, sans réfléchir. J'ai vu, dans une sorte d'éblouissement, la campagne, la vraie ; j'ai entendu chanter des oiseaux et j'ai respiré des parfums de fleurs.

— Tu as eu raison.

— Un jour, rien qu'une journée de printemps ! Ce n'est pas ce qui te mettra en retard. Et puis dis… Sais-tu qu'elle est ravissante, Germaine ?

— Oh ! Pour ça…

— Hé ! Hé !… Quand elle a quitté Limours, il y a trois ans, juste après son divorce, elle était bien jolie. Mais depuis ! Ah ! c'est étonnant ce que trois printemps peuvent épanouir une femme… lorsque ce ne sont pas trois hivers qui la flétrissent.

Francisque eut un bon sourire.

— C'est peut-être, dit-il, que Germaine n'est plus avec son mari. Nous devons compter pour de rudes hivers, nous les hommes, qui tenons nos femmes en tutelle !

— Qui sait ? jeta Alice en riant. Mais ce n'est pas moi qui m'en plaindrai ! Toutes les fleurs que j'ai pu porter, c'est toi qui les as cueillies, alors !… Tu

ne m'en veux pas, dis. L'auto de Germaine viendra nous prendre demain à neuf heures. Nous serons à Limours une heure plus tard, et le soir, la voiture nous ramènera.

— On fera peut-être des cabrioles sur l'herbe ! remarqua le savant, en esquissant un geste gamin. Il y a si longtemps que cela ne m'est pas arrivé !

— Alors, tu vois bien que j'ai eu raison ?

— Tu as eu raison, je l'ai reconnu. On emmène Suzanne ?

— Je l'espérais, mais elle s'est récusée. Un rendez-vous avec ses amies, paraît-il.

— Parbleu ! Quand on est jeune fille et qu'on a vingt ans, la compagnie des parents ne doit pas être bien folâtre. Alors, nous partons tous les deux, en amoureux…

Alice Ager sourit encore.

— Ne le sois pas trop, dit-elle, parce que Germaine… Tu ne me vois pas, si tu allais lui faire la cour ?

Le savant se redressa.

— Oh ! j'en suis bien capable, après tout. Mais c'est toi qui l'auras voulu, et si tu dois t'en plaindre un jour, je te répondrai que tu n'avais pas à m'entraîner à Limours. Voilà !

— Chéri ! murmura Alice en lui prenant le cou et en l'attirant pour lui donner un baiser.

Ils s'aimaient depuis bien des années, depuis des lustres, d'un amour qui n'avait plus rien de sensuel, encore que Francisque Ager eût à peine 45 ans, et que sa femme fût de cinq ans sa cadette. De bonne heure, bien avant le temps où le commun renonce aux joies charnelles ou n'y goûte plus que par accident, ils étaient devenus deux amis, deux compagnons sans désirs, deux collaborateurs que leurs découvertes avaient rendus célèbres, sinon illustres. Lui, le Maître, n'était plus qu'un cerveau ; elle, l'élève, se sentait

sereinement à l'abri de toute surprise de la chair. Si quelque diseur de sort leur eût annoncé qu'il y aurait un jour, entre eux, un drame passionnel, ils se fussent regardés en riant.

Et cependant !…

Maintenant arraché à ses préoccupations, Francisque ne pensait plus qu'à la journée qu'il allait vivre hors de son cabinet de travail, et qui lui paraissait surnaturelle. Le voyage à Limours était pour lui une lointaine expédition.

— Cette Germaine Landon était bien, autrefois, une de tes amies les plus intimes ?

— Elle t'intéresse donc déjà ? remarqua Alice, un peu malicieusement.

— Pourquoi pas ? Tout m'intéresse, et même les hommes !

— Seulement elle est… une femme, et fort jolie, mieux que jolie. Oui, nous avons été deux bonnes amies et, malgré le temps et l'éloignement, nous le sommes demeurée. J'étais sa « petite mère » à la pension, parce que j'avais cinq ou six ans de plus qu'elle.

— Tu ne dois plus les avoir, à présent ! dit Ager en souriant.

— Hélas ! non… Tu le verras, c'est au moins de dix ans que je suis son aînée. Pauvre Germaine ! Elle n'a pas été très heureuse, elle !

— À moins que ce ne soit son mari qui n'ait pas été heureux !

— Il courait, paraît-il. Il la délaissait… Et c'est bien étonnant.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce qu'il ne pouvait point trouver de femme délicieuse.

— Au physique, peut-être. J'en jugerai. Mais il n'y a pas que la beauté. Ce qui retient un homme, un mari, ce doit être surtout le cœur, l'esprit de sa femme. Ainsi, toi, ma chère Alice…

— Tu veux dire que je suis laide ?

— Non, fichtre ! Mais même si tu l'étais, si tu le devenais, mon amour pour toi demeurerait aussi profond.

Alice sourit une fois encore.

— Oui, dit-elle, je sais. Notre affection est de celles que rien ne peut détruire.

Depuis bien des soirs Francisque Ager n'avait pas tenu d'aussi longue conversation et Alice s'en étonnait un peu. Mais elle ne songeait point à s'en plaindre. Elle fut obligée de lui dire :

— Sais-tu qu'il est tard, mon grand ? Demain nous aurons à nous lever plus tôt qu'à l'ordinaire si nous ne voulons pas faire attendre le chauffeur.

Il quitta le fauteuil où, chaque soir, il passait des heures sans parler, à lire des revues scientifiques et, prenant sa femme dans ses bras :

— À demain, dit-il, ma chérie. Dors bien et si je m'attarde, réveille-moi. Suzanne ?

— Elle doit être au jardin à rêver.

— Eh bien ! je vais lui dire de rentrer car il doit faire très humide. Dis-moi… Quiète, notre fille ? Pas d'amourette ?

— Je ne crois pas, non. Il est vrai que nous nous occupons si peu d'elle ! Ah ! ton laboratoire, il m'a tout pris… même mon cœur de maman. Voyons, reste là. C'est moi qui vais appeler Suzanne.

Elle descendit dans le petit jardin et découvrit tout de suite la jeune fille dont la silhouette, baignée de lune, se détachait sur les massifs de buis et d'aucubas.

— Eh bien ! ma chérie, dit-elle. N'as-tu pas assez rêvé toute seule ?

— Il fait si bon, maman. Si bon qu'on ne se coucherait pas. Après le sinistre hiver que nous avons dû subir…

— Sans doute ; mais l'humidité est malsaine et papa redoute que tu prennes froid. Toujours pas décidée à venir avec nous, demain ?

— Je t'en ai dit les raisons, mère. Tu as pu décider papa ?

— C'est un succès, dis ? Oh ! il a bien regimbé un peu mais il en a pris son parti. Peut-être va-t-il finir par se civiliser.

— Pauvre père ! dit Suzanne.

— Mon Dieu ! Il est assez heureux, sais-tu ?

— Il est vrai, mère, que tu fais tant pour qu'il le soit !

— Ce que je fais, ne le ferais-tu pas toi-même ?

— Oh ! oui, répondit Suzanne dans un grand élan de son cœur.

Elles se prirent à la taille et montèrent à l'appartement.

— Chérie ! dit Ager en souriant à sa fille. On te laisse bien seule, n'est-ce pas ? C'est ma faute ! Je retiens ta mère prisonnière de mes calculs, de mes appareils, et nous ne pensons même pas à t'offrir les distractions qui sont chères à ton âge ! Ah ! vois-tu, n'épouse jamais un savant !

Il ne remarqua point, ni Alice, que le visage de Suzanne se crispait un peu. L'ayant embrassée :

— À demain, lui dit-il. Demain, ta mère m'entraîne au bout du monde !

Il donna un autre baiser à sa femme et se retira dans sa chambre où il dormait entouré de vieux bouquins.

Déjà au matin, quand Alice le vint appeler, il se levait aussi radieux qu'un enfant à qui l'on a promis pour récompense une belle promenade.

— As-tu songé, demanda-t-il, à me préparer un costume qui me rajeunisse un peu ? Car je veux vraiment la séduire, la petite madame Landon.

— Un pari que tu as passé des heures à penser à elle ?

— Je n'ai fait que ça toute la nuit !

Ils rirent, tous les deux, en s'embrassant.

Alors qu'elle s'habillait, Alice Ager se surprit à murmurer :

— Ce serait trop drôle !

Elle imaginait Francisque tournant autour de Germaine, lui faisant des grâces pour tenter de la séduire, et cette pensée l'amusait beaucoup. Certes, jadis, tout savant qu'il fût et dégagé de la plupart des préoccupations matérielles, il s'était montré fort entreprenant et lui avait, aussi bien qu'un autre l'eût fait, donné les frémissements de la chair qui désire et de la chair satisfaite ; mais il avait relayé depuis si longtemps, sans qu'elle en éprouvât d'ailleurs elle-même la moindre privation, qu'elle eût juré que le « Démon de midi » ne le tenterait plus jamais.

Quand il apparut, prêt à partir, elle le regarda avec un peu de surprise. Elle le découvrait soudain encore très jeune, presque séduisant. Grand, bien bâti, seulement un peu voûté par le pli que lui avait donné son travail, il avait une tête magnifique avec d'abondants cheveux gris rejetés en arrière, un vaste front plein d'intelligence, de grands yeux d'où jaillissait une incomparable lumière. Vraiment il y avait bien loin du savant, du Maître Francisque Ager, le réalisateur d'une nouvelle synthèse du pétrole par le traitement des varechs et des algues, au savant classique chauve, myope et rabougri que l'on rencontre si souvent dans les laboratoires et… les romans !

— Eh bien ! demanda-t-il, es-tu contente de moi et ai-je assez bien fait le nœud de ma cravate ?

Alice heureuse de le retrouver tout à coup aussi jeune qu'il l'était cinq ou six ans plus tôt.

— Vous êtes superbe, jeune homme ! répondit-elle.

Il prit les deux mains qu'elle lui tendait, écarta les bras et dit à son tour :

— Toi, tu es éblouissante de jeunesse. Et cette robe te va si bien !

Elle rit, étonnée, remuée tout au fond d'elle-même, car il y avait bien des années qu'il ne lui avait pas fait de tel compliment.

Francisque tira sa montre et dit :

— Je pense que le chauffeur de ton amie ne tardera plus guère, mais si tu permets je vais attendre dans mon cabinet de travail.

Un quart d'heure plus tard, lorsque la femme de chambre vint annoncer que la voiture était devant la maison, Alice trouva son mari penché sur des feuilles de papier couvertes de chiffres et de formules. Elle l'appela sans qu'il l'entendît. Alors, venant lui toucher l'épaule :

— Eh bien ! mon ami, as-tu oublié que nous sortons ?

Il releva la tête, surpris, et dit :

— Ah ! oui… C'est ennuyeux ! Je viens justement de penser à une réaction…

Le rire d'Alice tinta encore.

— J'aurais dû me méfier ! s'exclama-t-elle, et ne point te lâcher un instant. Je parierais maintenant que tu vas passer une journée détestable et que tu ne prononceras pas un mot de tout le jour.

— Mais non, mais non, ma bonne amie. Il n'y aura pas plus gentil que moi, tu verras. Cette réaction…

— Chut ! On nous attend ! coupa Alice.

Ils allèrent en hâte, ensemble, embrasser Suzanne qui s'éveillait, descendirent et s'installèrent dans la luxueuse voiture de la richissime

Germaine Landon.

La magnifique banlieue de Paris déroula bientôt à leurs regards ravis ses jardins et ses bois, ses pavillons parés de roses.

Le soleil était doux et l'air d'une très grande pureté.

— On est bien et je suis heureux, murmura Francisque en prenant la main de sa femme. En vérité, vois-tu, si je ne m'étais pas lancé dans les travaux de laboratoire, je crois bien que je me serais fait berger ou jardinier.

Elle sourit, très amusée par la remarque. Grand enfant qu'il était !

Un peu plus loin, alors qu'ils suivaient la vallée en fleurs à travers les bois parfumés de sèves nouvelles, il exprima son ravissement comme un enfant qui découvre un jouet merveilleux. Il était vraiment un enfant que sa grande sœur emmène en promenade.

Pouvait-elle se douter, la grande sœur, l'épouse, que cette promenade qu'elle avait imposée devait la conduire dans un chemin ensanglanté ?

II

AIMER…

Suzanne Ager avait menti à ses parents ou, plutôt, elle ne leur avait dit qu'imparfaitement la vérité. S'il était vrai qu'elle dût rejoindre des amies, elle avait projeté d'aller avec elles, et sur sa propre proposition, à Auteuil où se courait, ce dimanche-là, un steeple réputé.

Mais ce n'étaient point les chevaux qui intéressaient Suzanne, et la passion du jeu ne l'attirait pas davantage que le spectacle sur le champ de courses.

L'avant-veille elle avait entendu son père demander à son élève, son collaborateur, à quoi il employait son temps, le dimanche, et Stéphane Lorrain avait répondu qu'il s'était laissé prendre par les émotions du pari mutuel. Cependant, comme si lui en eût fait le reproche, il avait bien vite ajouté :

— Oh ! vous savez, Maître, je ne suis pas un joueur impénitent et ces émotions-là je ne les cherche point dans un bistrot ou dans le hall d'un grand journal. C'est sur les champs de courses même que je m'y livre.

Et comme Francisque Ager s'étonnait :

— Mais oui, mon cher Maître, je vous assure que c'est assez émouvant. On a un ticket en poche, on suit avec des jumelles une casaque qui galope, on la voit perdre du terrain ou en gagner et, sans même penser à ce que l'on va « toucher » ou à l'argent qu'on a laissé au guichet, on frémit et on sent son cœur battre. Le spectacle est d'ailleurs très attrayant par lui-même car il y a,

dans la foulée d'un cheval, une harmonie incomparable et dans la lutte de deux jockeys quelque chose de très empoignant.

Il avait ajouté :

— Ainsi, après-demain, je serai au pesage d'Auteuil où l'on promet de belles rencontres.

C'était parce que Stéphane Lorrain allait à Auteuil que Suzanne y entraînait ses amies.

Car si elle ne pouvait point encore se dire qu'elle aimait le beau garçon d'une trente d'années sur le comple de qui son père ne tarissait pas de louanges, elle éprouvait en sa présence un trouble singulier dont elle n'aurait su affirmer qu'il était doux ou amer.

Elle l'avait ressenti, ce trouble, dès le premier soir où Stéphane Lorrain, que le Maître avait retenu à dîner, s'était assis à la table familiale ». La belle clarté de son regard très noir et très doux, la résonance profonde de sa voix, son extrême distinction, tout avait remué en elle des fibres profondes qui n'avaient encore vibré en présence d'aucun de ses camarades étudiants qu'elle fréquentait à la Sorbonne où elle préparait sa licence de Sciences.

Stéphane avait cependant bien près de dix ans de plus qu'elle ; mais il était si jeune d'allure et d'esprit qu'il paraissait à peine son aîné.

En six mois elle n'avait pas eu une seule occasion de se trouver en tête à tête avec lui car elle ne le rencontrait qu'au laboratoire où elle faisait de rares apparitions, ou dans l'appartement où il était venu seulement à trois ou quatre reprises partager le repas de la famille.

Toujours très prévenant, parfaitement éduqué, il s'était montré envers elle d'une parfaite correction et dans les sourires qu'il lui avait adressés elle avait cru découvrir quelque chose qui n'était point seulement de convenance mondaine. Mais nul regard, nulle allusion n'avaient trahi le sentiment profond qu'un jeune homme de trente ans peut éprouver pour une belle fille d'une vingtaine d'années qui est, au surplus, la fille du « patron ».

Avait-il une attache ? Son cœur était-il pris déjà ou bien, comme tant de chercheurs, de savants, se montrait-il rebelle au mariage ?

Suzanne s'était posé bien des fois ces questions sans chercher autrement à les résoudre. Maintenant elle voulait savoir et elle avait imaginé le stratagème qui, avec la complicité de deux amies, allait lui permettre de s'entretenir avec Stéphane hors de la présence des parents.

Tandis qu'elle déjeunait, seule, dans un restaurant de Passy, elle se demandait :

— Vais-je le découvrir parmi la foule ? Et si je le trouve n'aurai-je pas la douloureuse surprise de le voir en compagnie d'une femme ?

Puis, des craintes, sinon des remords, l'assaillaient. Devrait-elle lui dire qu'elle était venue à Auteuil à l'insu de ses parents ? Elle ne pouvait, raisonnablement, lui demander de garder le secret de leur rencontre sous peine de trahir les mobiles qui l'avaient engagée à venir dans un lieu où elle n'avait jamais mis les pieds, ou tout au moins de permettre à Stéphane Lorrain de faire des suppositions aussi justifiées que désobligeantes.

Si elle ne s'assurait point de la discrétion du jeune homme il pouvait, sans songer à mal, révéler à son Maître qu'il avait vu sa fille à Auteuil, ce qui pouvait provoquer de gênantes explications.

Mais le désir de voir Stéphane était si vif que Suzanne passa outre à ses soucis et s'empressa, aussitôt qu'elle eut déjeuné, d'aller rejoindre celles à qui elle avait donné rendez-vous dans un établissement de la Muette. Elles s'y trouvaient déjà à l'attendre quand elle y arriva.

Malgré l'intimité de leurs relations, Suzanne n'avait point révélé à Georgy Chabaud, ni à Jacqueline Houdrey les raisons de sa détermination, et les deux jeunes étudiantes ne pouvaient guère supposer que leur amie avait, en les conviant à assister au fameux steeple, des raisons d'ordre personnel. Il importait peu à Suzanne que, par la suite, elles les découvrissent.

La cloche annonçant la mise en jeux de la première course sonnait à peine quand les trois jeunes filles entrèrent au pesage. Elles firent ensemble le

tour des écuries, du paddock où les lads promenaient les chevaux, s'immobilisèrent un instant devant le tableau des partants et des montes, se dirigèrent vers les guichets assiégés et, là, Suzanne proposa qu'on se donnât quartier libre.

— Il ne faut pas que nous passions notre temps à nous chercher parmi la foule si nous nous séparons, leur dit-elle. Nous finirons toujours par nous retrouver aux tribunes.

S'étant ainsi ménagé sa liberté elle s'empressa, à la faveur d'un remous de foule, de se perdre dans la cohue et se mit à la recherche de celui qu'elle voulait voir.

Mais Stéphane Lorrain demeurait introuvable et Suzanne se demandait avec un pincement de cœur s'il était parmi la foule ou s'il avait renoncé à venir à Auteuil.

Par deux fois elle retrouva Georgy et Jacqueline et par deux fois elle les reperdit. Le signal de départ allait être donné pour le Steeple et elle rejoignait les tribunes bourrées de spectateurs quand elle jeta un cri léger.

Elle venait d'apercevoir enfin Stéphane qui se hâtait pour suivre les péripéties de la course. Elle faillit l'appeler mais put se contenir. Bousculant la foule elle se fraya un passage, gagna du terrain, fit un brusque crochet et, comme par hasard, se trouva devant le garçon qui allait s'engager sous le passage sud des tribunes. Il était seul dans la foule anonyme et s'arrêta soudain en reconnaissant Suzanne Ager, loin de penser que cette rencontre n'était point fortuite.

— Ah ! s'exclama-t-il, quelle heureuse surprise, mademoiselle.

Elle sourit, tendit sa main et, pour dissimuler sa gêne et sa joie :

— Le départ va être donné, dit-elle, et je cherche une place.

— Voulez-vous me suivre ?

— S'il vous plaît…

Il la conduisit à l'extrémité de la tribune, la fit monter sur une petite terrasse dont il était l'un des habitués, la plaça devant lui et lui offrit ses jumelles.

— Avez-vous joué ? lui demanda-t-il.

— J'ai pris le 16 placé.

Il sourit.

— C'est un placement de père de famille, si je peux m'exprimer ainsi, dit-il. Moi j'ai le 9 gagnant mais c'est aventureux.

— Le 9, quelles couleurs ?

— Toque jaune, casaque rouge avec croix de Saint-André noire, Un beau cheval… Tenez, le voici.

— Je vais le suivre, dit Suzanne.

Elle n'eut plus d'yeux que pour ce 9 qui portait les espoirs de Stéphane Lorrain, mais de pensée que pour lui.

Pour mieux voir, Stéphane se penchait sur elle et leurs cheveux se mêlaient par instants.

— Ah ! s'écria-t-elle, voilà que le 9 remonte. Il va rattraper mon 16 qui est dans le lot de tête.

Elle se détourna un peu pour sourire mais Stéphane, entièrement pris par la lutte, ne remarqua point la flamme qui luisait dans le regard de celle qui l'aimait sans qu'elle se le fût avoué.

De toutes parts fusaient des exclamations.

— Le 16 ! Le 9 ! Le 4 !

Sur le plat, le favori de Stéphane Lorrain perdait toujours un peu de terrain, mais aux obstacles qu'il franchissait avec une grande aisance il rattrapa bien

vite son retard. En revanche, s'il sautait moins bien, le 16 avait en plat d'imbattables foulées.

— La course, dit Stéphane alors que le peloton de tête arrivait au dernier tournant, la course va se disputer entre nos deux chevaux, mademoiselle. Si le 9 soute la dernière haie en tête, il a de grandes chances de gagner. En revanche, s'il ne parvient pas à se détacher du peloton c'est votre cheval qui remportera.

La fin du parcours était proche et les clameurs prenaient d'instant en instant plus d'ampleur. À l'avant-dernière haie, en un style impeccable, le 9 sauta le premier et prit bien près d'une longueur. Mais le 16 surgit, le rejoignit et vint le premier sur le dernier obstacle.

— J'ai perdu, dit Stéphane.

— Qui sait ? répondit Suzanne. Je suis là et je vais vous porter chance.

À peine le 16 avait-il sauté, en se recevant d'ailleurs assez mal, que le 9 franchit la haie en une manière de vol plané, ne perdit pas une seconde et prit de nouveau la tête. Le second peloton avait été distancé de deux ou trois longueurs. Alors, contre toute attente, la magnifique bête que Stéphane avait choisie, brusquement soulevée par son jockey fit d'étonnantes foulées, rejoignit le 16 qui avait fourni un trop gros effort et, à dix mètres du poteau, se détacha pour l'emporter d'une bonne encolure.

— Hurrah ! Hurrah ! s'écria Suzanne en battant des mains. Nous « touchons » tous les deux.

— Vous avez été, dit Stéphane, une remarquable mascotte. Bravo !

Ils s'en allèrent vers les guichets côte à côte et quand ils durent se séparer, pour aller chacun au sien :

— Vais-je vous retrouver ? demanda le jeune savant.

— Je l'espère bien ! Car je veux que vous me donniez un bon tuyau pour la prochaine course.

Ils ne tardèrent pas à se rejoindre et Stéphane se proposa pour aller prendre d'autres tickets.

— Avez-vous un favori ? demanda-t-il.

— Aucun ! je me fie à vous.

— Dans ce cas je vais vous demander vingt francs pour prendre le 12 à cheval.

— Les voici, dit Suzanne.

Quand il fut revenu auprès d'elle :

— J'ignorais, dit-il, que vous fussiez une fervente du turf et c'est bien la première fois que je vous rencontre sur un champ de courses.

Lille rougit un peu, à peine, pour répondre :

— C'est en effet la première fois que j'y viens. Grâce à vous, monsieur. Je vous ai entendu vanter à mon père les émotions du pari mutuel et j'ai eu soudain envie de les connaître.

— Si bien, mademoiselle, que je me suis chargé d'une très grande responsabilité et que si votre père apprend un jour que vous avez joué…

Suzanne rougit de plus belle :

— Rassurez-vous, répondit-elle, je ne le lui dirai pas.

Ils allèrent vers le paddock où Stéphane, en connaisseur, fit admirer à sa compagne le cheval qui allait porter leurs espoirs. Tout entier à sa passion il ne lui fit pas le moindre compliment, ne prononça pas un seul mot de galanterie. Alors qu'ils s'en revenaient ils rencontrèrent Georgy et Jacqueline à qui Suzanne présenta le collaborateur de ses parents. Puis, presque aussitôt, pour qu'elles ne s'attachassent pas à leurs pas :

— Voulez-vous que nous nous retrouvions à la buvette après la dernière course ?

— Nous ne voulons pas te déranger, répondit Jacqueline sur un ton pincé.

— Me déranger ? Ah ! ça, voyons, Jacqueline !…

Si la remarque de son amie avait gêné Suzanne, du moins espéra-t-elle que Stéphane saisirait la balle au bond pour amorcer un entretien qui ne fût plus seulement alimenté par les chevaux. Mais il parut n'avoir pas compris le malicieux sous-entendu de la jeune fille et, comme s'il n'eût vécu que pour le turf, il déplia son programme et annonça :

— Notre 12 va porter les couleurs de Saint-Aignan : toque violette, casaque violette à gros pois rouges, manches et ceinture jaunes.

— On pourra le suivre de loin, dit Suzanne avec un peu de dépit.

Jusqu'à la fin de la réunion elle attendit un mot, un regard, une allusion qu'elle espérait. Mais ce fut en vain : Stéphane Lorrain ne se départit pas de sa réserve, et quand ils se quittèrent elle pensa amèrement qu'elle n'était rien, pour lui, qu'une jeune camarade, moins encore, la fille du patron pour lequel on travaille et à qui l'on ne se sent attaché par aucun lien.

Elle était si vexée, si aigrie qu'elle fit des reproches à Jacqueline :

— Pourquoi as-tu dit cela ?

— Quoi donc ?

— « Nous ne voulons pas te déranger ? » Crois-tu donc que j'étais venue ici pour ce garçon ?

Elle n'était venue que pour lui et ce dimanche qu'elle avait espéré si beau s'achevait pour elle sur un sombre crépuscule.

Elle rentra avant ses parents et les attendit jusqu'à une heure tardive. Elle allait ordonner qu'on lui servît à dîner quand, enfin, elle entendit le bruit de l'automobile qui les ramenait.

Ils n'étaient pas seuls : Germaine Landon les accompagnait et allait, sur l'insistance d'Alice, rester quelques jours avec eux à Paris.

Suzanne trouva son père radieux. Était-ce le succulent déjeuner qu'il avait fait, les vins délectables qu'il avait bus ? Le charme de Germaine opérait-il déjà ? Il parlait, riait, plaisantait, et jamais il n'était apparu aussi jeune.

— Eh bien ! demanda-t-il à sa fille, t'es-tu bien amusée aujourd'hui ?

— Bah ! répondit-elle, est-ce que les dimanches ne se ressemblent pas tous pour moi ?

— Bien fait ! s'écria Germaine en l'embrassant. Pourquoi n'avez-vous pas accompagné vos parents chez moi ?

— J'avais pris des engagements, madame, répondit Suzanne.

Et elle se détourna pour n'avoir plus à subir d'autres questions.

Le soir, quand elle se mit au lit, des larmes vinrent à ses yeux.

— Aimer, murmura-t-elle, aimer et n'être pas aimée… Comme c'est douloureux !

III

LA CHAIR EST FAIBLE

Germaine Landon était bien réellement la belle créature dont Alice Ager avait vanté à son mari l'éblouissante beauté. Dans le plein épanouissement de ses trente ans — l'âge de Stéphane Lorrain — elle paraissait avoir été faite pour séduire les hommes et, si elle n'avait pas été foncièrement sérieuse, elle aurait pu se donner autant d'esclaves que d'amoureux. Mais le mariage ne lui avait pas réussi et elle avait gardé de ses déboires un ressentiment contre les hommes dont elle se détournait même lorsque sa jeunesse réclamait ses droits.

Il n'apparaissait donc point qu'un Francisque Ager qui, s'il était bel homme, n'avait rien d'un Lovelace (il était au surplus de quinze ans plus âgé qu'elle), pût la détourner du chemin qu'elle s'était tracé et d'où les hommes étaient exclus. Mais le mari d'Alice n'était point seulement un homme. À l'égard d'un Curie, il était auréolé de gloire et s'il avait fréquenté le monde, s'il s'était répandu dans les salons, bien des femmes se seraient éprises de lui. Car la célébrité d'un grand écrivain, d'un illustre savant, d'un musicien en renom, tout comme celle d'une vedette de cinéma, compte davantage, pour les femmes, qui sont souvent romanesques, que la beauté des formes ou la finesse des traits.

Francisque, s'il avait été davantage observateur — il ne l'était pleinement que dans le domaine scientifique — aurait pu remarquer la forte impression qu'il faisait sur cette jeune divorcée qu'il n'avait pas rencontrée depuis des années,'depuis qu'il était devenu une gloire, un flambeau de la Science.

Quoiqu'elle eût vu dans maints journaux, les portraits illustrant les articles dithyrambiques qui lui étaient consacrés, elle ne l'imaginait point tel qu'il était, c'est-à-dire un mâle encore pleinement doué des qualités physiques qui, s'ajoutant à la grandeur spirituelle, font d'un homme une manière de dieu auquel leurs admiratrices n'hésitent point à sacrifier leur vertu.

Francisque s'était montré, durant toute la journée, si jeune d'esprit, si aimable, si disert, si spirituel et à la fois si modeste qu'elle s'était laissé prendre comme se laisse prendre une foule au verbe d'un tribun. Pourtant, dans les sentiments qu'elle éprouvait soudain pour lui, il n'y avait rien d'impur et si Germaine eût eu le moindre doute sur leur nature elle n'aurait point accepté l'invitation que lui avait faite Alice. D'abord, parce qu'il était le mari de celle-ci, ensuite parce qu'elle s'était juré de rester fidèle à son amour maintenant mort.

Quant à lui, il avait tout de suite « adopté » cette jeune femme si étrangement belle, et qui, si elle n'avait point la culture d'Alice, paraissait douée d'une très vive intelligence et d'une grande sensibilité.

Ainsi, était-il heureux de l'avoir ramenée à Paris, heureux à la pensée qu'il allait vivre quelques jours — quelques heures tout au moins — dans le rayonnement de son charme.

Lorsqu'elle repartit pour son domaine de Limours il éprouva un véritable chagrin. Pourtant, s'il en avait analysé la nature, il n'y aurait rien trouvé qu'il ne pût avouer.

Il se montra si marri qu'Alice en fit la remarque.

— Comme te voilà désemparé ! lui dit-elle. C'est donc une bien grande place que mon amie Germaine a prise dans ton esprit ?

Il ne chercha pas à dissimuler, sûr de sa conscience.

— Elle est vraiment délicieuse, répondit-il, et j'avoue qu'elle me plaît beaucoup. Comment un mari qui a la chance de posséder une pareille compagne peut-il être à ce point insensé qu'il l'abandonne pour une autre ?

Et il ajouta tout de suite, spontanément, sans calcul :

— C'est comme, ma chérie, si je te délaissais pour quelque péronnelle !

Alice sourit pour repartir :

— Je ne suppose pas que tu puisses me comparer à Germaine Landon ?

Elle voulait parler de son âge, de sa beauté. Il répondit, toujours sans aucun calcul :

— Certes non, ma chère amie ! Toi, tu es incomparable et nulle femme, aussi belle, aussi séduisante qu'elle soit, ne saurait t'égaler.

Elle le regarda tout au fond des yeux. Il était sincère et elle sourit encore mais, cette fois, d'attendrissement.

Quelques semaines plus tard, sur un mot de Germaine, ils retournèrent à Limours en y emmenant Suzanne qui se montrait mélancolique sans que l'on sût pourquoi, sans que l'on songeât à l'interroger.

Francisque, qui avait maugréé la première fois, loin de faire la moindre objection, se déclara enchanté, et Alice se montra heureuse de le voir ainsi s'évader, quoique tardivement, de la tour d'ivoire où, depuis tant d'années ils se tenaient claustrés l'un et l'autre. Leurs travaux n'avaient rien perdu, au contraire, de la journée de vacances qu'ils avaient prise et des quelques jours de relâchement qui l'avaient suivie, alors que Germaine Landon était à Paris.

— Ma chère amie, dit Francisque à celle-ci en lui pressant les mains, je crois bien que vous avez opéré un miracle.

— Un miracle ! Et lequel ?

— Vous avez fait de moi un civilisé.

— Ho ! Ho ! Vous étiez donc un sauvage ?

— Presque ! Je ne sortais plus, je me nourrissais de calculs… et le plus terrible c'est que je condamnais cette pauvre Alice à une vie de recluse, aux travaux forcés.

— C'était pour la Science !

— Eh bien ! Elle attendra, la Science ! Après tout ne lui avons-nous pas assez donné ?

Germaine Landon eut un sourire.

— Reconnaissez que vous en avez pas mal reçu : peut-être un peu d'argent mais à coup sûr beaucoup de gloire ! D'ailleurs, si l'on vous interdisait de continuer…

— Je demanderais un délai, répondit Francisque avec gravité.

— Vous voyez bien !

— Parce que nous sommes sur le chemin d'une grande trouvaille…

— Qui est un grand secret ?

— Oui.

— Même pour moi ?

— Même pour vous !

— Eh bien ! secret pour secret, je ne vous dirai pas la surprise que je vous réserve.

C'était, cette surprise, un magnifique saumon que Germaine Landon avait acquis à prix d'or et qui constituait la pièce maîtresse d'un déjeuner dont le plus gourmet des gastronomes se fût régalé.

— C'est de la folie, de la folie pure ! s'exclamait le savant, toutes les fois qu'un mets inattendu était servi.

— Bah ! répondit une fois la jeune femme, quelle folie ne ferait-on pas pour vous, mon cher Maître ?

Il protesta.

— Mon cher Maître ! Si vous saviez comme, dans votre bouche, ce mot-là me vieillit !

Alice souriait.

— Voilà que, depuis qu'il te connaît, ma bonne Germaine, il ne veut plus être vieux, ce grand enfant !

— Et comment ! s'exclama-t-il avec un geste de gavroche.

Cette nouvelle journée qu'ils passèrent ensemble approfondit davantage leur intimité, et lorsque, le soir, Germaine se retrouva seule, elle ressentit une tristesse qui l'eût remplie de craintes si elle avait pu en démêler les raisons.

Elle n'éprouvait certes point encore pour Francisque ce qui devait, un peu plus tard, la coucher dans ses bras ; mais déjà il y avait dans l'admiration qu'elle professait pour le savant quelque chose de trouble.

L'été venu multiplia les visites que la famille Ager fit à Limours et les séjours que Germaine fit à Paris. Dès le mois d'août il ne se passa point de semaine que les trois amis ne se retrouvassent et quand, en septembre, la jeune et belle divorcée proposa qu'on allât passer tous ensemble quelques jours à la montagne, Francisque accepta d'enthousiasme la proposition.

Ce fut dans les Pyrénées que se produisit le grand choc psychologique. Suzanne était partie en ascension avec des jeunes gens de son âge et Germaine avait projeté une excursion. Au matin, prise de malaises qui n'avaient d'ailleurs rien d'inquiétant, Alice dut se récuser mais insista pour que la partie ne fût pas abandonnée.

— Je m'en voudrais trop, déclara-t-elle, de vous priver l'un et l'autre d'un plaisir que vous vous étiez promis.

Ils protestèrent mais elle insista avec une telle chaleur qu'ils finirent par accepter.

La promenade devait les conduire à un col de plus de 1 200 mètres d'altitude d'où l'on découvrait un admirable panorama. Le parcours se fit, à l'aller, dans d'excellentes conditions, mais à peine Germaine et Francisque achevaient-ils le repas qu'ils avaient emporté que le ciel se couvrit soudain et que, bientôt, des nuages crevèrent. L'orage, qui devait être d'assez brève durée, se montra dès le début particulièrement violent. Les éclairs succédaient aux éclairs et les grondements de tonnerre, se répercutant dans les montagnes, étaient ininterrompus. Des rafales d'eau s'abattaient partout en mugissant comme les flots d'un torrent qui se fracassent sur les rochers.

Fort heureusement pour eux, Germaine et Francisque avaient pu découvrir une grotte qui devait servir de refuge aux ascensionnistes car son sol était tapissé d'une épaisse couche d'herbes et de feuilles sèches.

Un éclair fulgurant et une détonation formidable secouèrent les deux amis, et Germaine, prise d'effroi, se réfugia contre Francisque qui, peut-être inconsciemment, lui ouvrit ses bras.

Le cœur de la jeune femme battait à se rompre et sa belle poitrine ferme se soulevait et s'abaissait à un rythme précipité. La peur, le violent émoi la rendaient plus belle encore et Francisque, qui humait l'odeur de sa jeune chair et le parfum de ses cheveux, retrouvait en lui les désirs qu'il avait pu croire abolis.

Soudain, il attira le beau visage sous ses lèvres et le brûla d'un baiser passionné. Surprise d'abord, Germaine voulut se dégager ; mais un nouvel éclair et un nouveau coup de tonnerre la collèrent presque au corps qui lui avait paru être un rempart. Elle ferma les yeux et abandonna ses lèvres à celles qui les cherchaient.

Un même vertige les prit tous les deux et ils sombrèrent dans le plus enivrant des crimes. Germaine Landon trahissait son amie de toujours et Francisque l'admirable compagne qu'il s'était donnée et qu'il avait toujours jugée supérieure à toutes les autres femmes.

Ils revenaient de leur extase quand l'orage, d'un seul coup, s'apaisa. Une violente crise de larmes secoua Germaine Landon, et le savant, le Maître, se prit à murmurer :

— Qu'avons-nous fait, grands dieux ! qu'avons-nous fait ma chère amie ?

Il voulut la reprendre dans ses bras pour l'apaiser, mais elle se dégagea en suppliant :

— Laissez-moi ! C'est atroce !

Lorsqu'ils reprirent le chemin du retour ils étaient semblables à des enfants qui ont commis une grosse faute et n'osent pas rentrer chez eux.

— Comment, murmura Germaine, oserai-je paraître devant Alice, maintenant ?

Francisque trouva une pauvre, une misérable excuse :

— Il y a longtemps qu'elle n'était plus ma femme…

— Elle est votre épouse et ma meilleure amie. Ah ! cet orage, quelle dévastation il a faite !

— Vous vous efforcerez à oublier, dit le Maître, et vous me pardonnerez.

— Oublier ! Si je peux ?…

L'oubli lui fut impossible. Mais ce n'était point son remords qui était en elle ; c'était une brûlure que rien ne pouvait calmer, le souvenir d'une minute unique, d'une ivresse que jamais son mari n'avait pu lui donner.

Alice n'avait rien remarqué et quand elle leur avait demandé s'ils n'avaient pas eu à subir le rude assaut de l'orage ils avaient pu, l'un et l'autre, dissimuler la souffrance que cette question provoquait en eux.

Dès le retour à Paris Germaine se réfugia dans son domaine où elle garda, pendant plus de quinze jours, un silence dont Alice aurait pu s'étonner. À maintes reprises elle s'était proposé de repartir pour une lointaine

destination afin de n'être pas tentée de revoir son amant. Mais leur étreinte avait fait surgir en son cœur un amour qui flambait comme une torche et dans sa chair un désir qui la consumait.

Elle revint à Paris, dans la maison qu'elle souillait de sa présence et ne retrouva d'apaisement que dans la compagnie de l'homme qu'elle admirait et adorait.

Alice, qui ne voyait rien, ne se doutait de rien, l'engagea à prendre un appartement dans la ville.

— Que feras-tu cet hiver toute seule dans ton trop vaste château ? Tu vas mourir d'ennui.

Cette proposition, qui lui était faite par la femme qu'elle avait trahie, elle aurait dû la rejeter. Elle l'accepta avec empressement et, bientôt, elle s'installa à Passy dans une délicieuse bonbonnière.

Ce fut là qu'un soir Francisque la vint retrouver, là qu'elle retomba dans ses bras. Et tandis que sa passion devenait de jour en jour plus ardente, son remords s'atténuait.

— Est-ce vraiment un crime que je commets ? se demandait-elle. Francisque et Alice n'étaient plus que des compagnons, des associés, des collaborateurs. Ai-je enlevé à mon amie le cœur de son mari ? Ne l'aime-t-il pas du même amour qu'il avait pour elle avant… notre faute ? Mes baisers le détournent-ils de ses travaux ?

Ainsi, cherchait-elle à apaiser son âme et parvenait-elle à retrouver un équilibre qu'elle avait cru ne jamais avoir.

Il arriva, cependant, que l'épouse remarqua les sorties insolites de son mari, ses distractions de plus en plus fréquentes, son relâchement au travail, et elle s'en étonna.

Un jour qu'elle lui faisait part de sa surprise :

— Hé ! ma bonne et chère amie, lui répondit-il, n'est-ce pas toi qui m'as engagé à me distraire ? Veux-tu que je reprenne des habitudes que tu condamnais ?

— Ah ! fichtre non, répondit-elle, et c'est loin d'être un reproche que je te fais !

Des reproches, il aurait pu s'en faire lui-même. Mais, tout comme le pensait Germaine, il se disait qu'il demeurait pour sa femme le mari qu'elle avait depuis déjà bien longtemps, et que la Science n'était point sacrifiée à sa passion tardive et brûlante.

Stéphane Lorrain, au surplus, le suppléait dans son laboratoire, où la grande découverte qui devait en sortir, allait sûrement son chemin.

IV

CRUELLE CONFIDENCE

Tandis que son père vivait un rêve éblouissant et que sa mère gardait une inaltérable sérénité, Suzanne Ager souffrait chaque jour davantage. Mais élevée à l'école de ses parents, elle gardait la volonté de n'en rien laisser paraître, et c'était à peine si, maintenant, ceux-ci se rendaient compte d'une humeur qu'ils attribuaient au surmenage que la jeune fille s'imposait.

Stéphane, invité à plusieurs reprises, en même temps que Germaine Landon, n'avait jamais eu un seul regard, ni prononcé un seul mot qui trahit le moindre émoi en sa présence. Toujours aussi aimable, il ne découvrait point son cœur.

En revanche, Suzanne le surprenait, parfois, regardant la belle M^me^ Landon, avec une expression qui la torturait. Aimait-il la jeune femme ? Était-il seulement frappé par sa magnifique beauté ?

— Pourquoi, se demandait-elle avec amertume, pourquoi ma mère l'a-t-elle introduite chez nous ? Si elle n'était pas venue, Stéphane n'aurait-il pas fini par remarquer que je ne suis ni laide, ni sotte, et n'aurait-il pas entendu l'appel de mon cœur ?

Elle n'avait jamais aimé l'amie de sa mère, et elle la détestait maintenant.

Parfois aussi, il lui arrivait de découvrir, dans les regards avec lesquels son père dévisageait Germaine, une flamme dont elle s'alarmait.

Alors, elle se demandait :

— Qu'est-ce donc qui l'attire de plus en plus chez nous ? Une vieille amitié ou de criminelles manœuvres ?

Et tantôt redoutant que Stéphane ne se prit à des filets perversement tendus, et tantôt ayant peur que son père ne sût point résister à une attraction dangereuse, Suzanne éprouvait la morsure d'une souffrance, toutes les fois qu'elle retrouvait Germaine Landon dans la maison de ses parents.

Germaine n'avait sans doute pas été sans remarquer la froide réserve que gardait Suzanne à son égard, car elle ne lui témoignait, de son côté, d'aucune de ces attentions qu'ont généralement les jeunes femmes pour les jeunes filles dont elles recherchent la compagnie.

Ainsi, au sein de cette famille si unie que toutes les autres familles eussent pu prendre pour modèle, un drame couvait-il depuis qu'un hasard avait remis en présence Alice Ager et Germaine Landon. Mais à vrai dire, l'atmosphère n'était irrespirable que pour Suzanne, et il est certain que si elle n'eût pas été là, si elle n'eût pas aimé Stéphane, tout aurait été pour le mieux.

Le drame qu'elle pressentait instinctivement, n'allait pas tarder à éclater.

Un après-midi de novembre, le professeur de chimie organique, n'ayant pu faire son cours, Suzanne rentra chez elle deux heures plus tôt qu'à l'accoutumée, et pénétra dans l'appartement où elle pensait ne trouver personne ; son père, sa mère et Stéphane devant être normalement au laboratoire ce jour-là.

Par habitude, elle passa, avant d'aller dans son appartement personnel, dans le salon où il arrivait que sa mère lui laissât un mot quand elle avait quelque chose à lui recommander. Alors qu'elle en ouvrait la porte, elle aperçut, dans la grande glace qui surmontait la cheminée, deux ombres reflétées du cabinet de travail de son père, séparé du salon par une cloison vitrée.

Elle s'arrêta, interdite, et planta ses regards dans la glace. Les deux ombres qu'elle avait vues, étaient maintenant deux silhouettes : celles de son père et

de Germaine Landon.

Elle se trouvait placée de telle manière qu'ils n'auraient pu la voir qu'en regardant eux-mêmes, par delà la baie vitrée, dans la glace. Mais ils n'y songeaient point, car elle n'avait pas fait de bruit en rentrant.

Suzanne les avait vus debout, mais ils venaient de s'asseoir sur un divan, et elle fut obligée de se redresser sur la pointe des pieds pour les découvrir encore.

Pourquoi son père n'était-il pas à son travail et qu'était venue faire Germaine en une heure où elle eût dû trouver la maison vide ?

L'explication à la question qu'elle se posait ne tarda point à lui être révélée. Germaine Landon passa l'un de ses bras autour du cou de Francisque qui, lui, la saisit à la taille. Leurs lèvres se joignirent et Suzanne dut se faire violence pour ne pas crier.

Très blanche, défaillante, elle se retira sur la pointe des pieds, s'enferma dans sa chambre et là, prise d'une crise de désespoir, éclata en pleurs et en sanglots.

Son pressentiment ne l'avait pas trompée, mais le mal était bien plus grand qu'elle ne l'avait redouté. Ce n'était pas seulement un flirt, une idylle, c'était une passion, un crime. Un crime perpétré au foyer conjugal !

Quelle chute effroyable ! Francisque Ager, le Maître, le Flambeau, la gloire française, n'être plus qu'un homme et qu'un homme vil !

Suzanne, dans son cœur et dans son cerveau, l'avait porté au pinacle. Il n'était pas seulement son père bien-aimé ; il était un dieu ! Et maintenant…

Ah ! l'atroce chose !… Tant d'adoration, de vénération, tant d'amour ! Tout cela sombrait, s'écroulait en une effroyable avalanche de boue qui noyait la foi de la jeune fille.

— Si ç'avait été Stéphane ! murmurait-elle. J'aurais souffert, mais combien moins cruellement ! Mon père ! C'est mon père qui…

Malgré l'ignominie de sa faute, elle ne pouvait se résoudre à le condamner, à le haïr. Mais elle, la coquine, l'ennemie, elle, Germaine Landon ! L'abominable créature !

Ah ! parbleu, son père, le doux Francisque Ager, l'infatigable chercheur, qui était demeuré des années enfermé dans son laboratoire ou dans son cabinet de travail, n'était rien qu'une victime. C'était elle, le monstre, qui était venue le débaucher, le corrompre. L'aimait-elle ? Comment, si jeune encore, et si belle, pouvait-elle aimer un homme qui était, de plus de quinze ans, son aîné ? Non ! Elle l'avait séduit parce qu'il était Francisque Ager, parce qu'il était un grand homme.

— La misérable ! La misérable !

Est-ce que sa mère outragée n'allait passes surprendre comme elle les avait surpris elle-même ? Alors, qu'allait-il advenir ? Le crime pouvait avoir des répercussions effroyables.

Suzanne se souleva, décidée à retourner dans le salon, pour qu'ils l'entendissent et se séparassent avant que la mère ne survînt. Mais près de quitter sa chambre, elle renonça à son projet. » N'allait-elle pas blesser cruellement son père, l'obliger à rougir devant elle de sa conduite, et lui imposer ainsi un supplice qui risquait de détruire, d'un seul coup, tout ce qui en faisait un être surhumain ?

Prise entre deux devoirs, elle demeurait debout, comme hébétée, tenant à peine sur ses jambes.

— Que faut-il faire ?

Faisant appel à toute sa volonté, Suzanne passa dans son cabinet de toilette, s'y lava longuement le visage, tamponna ses yeux mouillés et, avec un peu de poudre et de fard, s'efforça à effacer les traces de ses pleurs.

Si on découvrait, cependant, qu'elle avait pleuré, elle dirait qu'elle avait de la migraine.

Quand elle retourna dans l'appartement familial, elle fit assez de bruit pour prévenir les coupables, s'ils se trouvaient encore dans le cabinet de travail paternel. Sa mère n'était pas encore rentrée, et Germaine Landon était repartie.

Par la glace du salon, Suzanne put revoir son père. Il était assis, seul, devant sa table et tenait sa tête penchée entre ses mains, les coudes appuyés sur le meuble. Travaillait-il ? Il devait songer, méditer, chercher à remonter des profondeurs de sa faute, écouter la voix de son remords, les supplications de sa conscience.

Elle frappa doucement à la porte, mais il ne l'entendit point. Elle frappa plus fort. Alors, surpris, il releva brusquement la tête, reconnut celle qui troublait son recueillement et lui sourit.

— Tu étais là ? demanda-t-il gêné.

— Oui, père. J'arrive. Maman ?

— Je l'ai laissée au laboratoire avec Stéphane Lorrain. Je ne me sentais pas très bien disposé.

Il mentait lamentablement. Le pauvre homme ! La pauvre gloire !

Suzanne sentit fondre tout le ressentiment qui l'avait dressée contre lui, se rapprocha de la table, mit sa main sur l'épaule paternelle puis, soudain, se pencha pour poser ses lèvres sur les épais cheveux gris.

Mais elle ne put retenir des larmes de pitié, et il les remarqua.

Certainement, à cette minute, il eut l'intuition qu'elle l'avait surpris avec Germaine Landon, car il eut un violent sursaut et demanda d'une voix rauque et brutale :

— Et bien ! qu'as-tu ?

— Un violent mal de tête, père. J'ai dû quitter le cours pour venir prendre un comprimé.

Le visage de Francisque Ager se rassénéra.

— Ma pauvre petite, dit-il, tu travailles trop. Ménage-toi, nous n'en sommes encore qu'au début de l'année. Le surmenage est pernicieux. Tu vois, moi…

Il mentait encore, éprouvant le besoin de se disculper sans qu'on l'accusât.

Suzanne se retira dans son petit cabinet de travail, séparé de sa chambre par le cabinet de toilette. Elle voulut y étudier, mais ne le put pas. Ce fut là, un livre sous les yeux, que sa mère la vint trouver.

— Que me dit papa, ma chérie ? Tu es souffrante ?

— Oh ! mère, cela n'est rien, et je me sens déjà mieux. C'est une sorte d'éblouissement qui m'a prise à la Sorbonne, et j'ai eu très mal à la tête.

— Il faudra te reposer quelques jours. Papa, lui non plus, n'est pas très bien. Fort heureusement, je tiens le coup !

Le danger était conjuré, mais il pouvait, demain ou les jours suivants, revenir aussi redoutable.

Cependant, l'âme de Suzanne n'était pas apaisée. Une longue nuit d'insomnie l'accabla à tel point que sa mère s'inquiéta.

— Nous consulterons un médecin, décida-t-elle.

La jeune fille se récria :

— Ah ! non, tout de même. Pour un bobo ! Je t'assure, maman, que ce n'est rien.

Elle voulut prouver que ce n'était rien, en effet, et chercha à s'étourdir en compagnie de camarades. Mais, quoi qu'elle fît, il restait en elle un douloureux désenchantement que ses sourires forcés camouflaient à peine. Tantôt, elle se sentait prise d'une grande compassion pour son père, et tantôt elle souffrait rien qu'à le voir. Ce qu'elle ne pouvait point surmonter, c'était la ruine de sa foi en lui, de la vénération dont il avait été l'objet dans son

âme. S'il demeurait son père, i) n'était plus pour elle le grand Francisque Ager, et c'était cela qui la torturait le plus.

Quant à Germaine Landon, elle l'exécrait chaque jour davantage, et il lui arrivait de souhaiter sa mort.

Aurait-elle encore, après ce qu'elle avait eu l'impudence, la bassesse de faire, oserait-elle revenir dans la maison et donner un baiser d'amie à celle qu'elle bafouait ? Si Germaine avait eu cette pudeur-là, alors, peut-être, le drame n'aurait-il pas éclaté. Mais Germaine ne tarda pas à revenir s'asseoir à la table familiale, et la révolte de Suzanne faillit donner un brusque dénouement à la trahison de l'époux et à la duplicité de l'amie.

À peine, ce soir-là, s'asseyait-elle à sa place, en face de Germaine qui était assise à la droite de son amant, qu'elle se releva et éclata en sanglots.

— Suzanne ! Mon enfant ! s'écria alors Alice, qu'as-tu, mais qu'as-tu donc, voyons ?

Suzanne avait couru pour se réfugier dans sa chambre. Sa mère l'y trouva accablée sur son lit.

— De grâce, que se passe-t-il ? demanda-t-elle très alarmée.

Alors soudain, devant le mal irréparable qu'elle allait faire, Suzanne eut une inspiration.

— Je suis bien malheureuse, gémit-elle.

— En quoi ? Que t'a-t-on fait ou qu'as-tu fait toi-même, ma chérie ? Quelque faute que tu aies commise, je suis prêt à te la pardonner, et j'ai la certitude que papa…

— Je n'ai commis aucune faute, répondit Suzanne. Je souffre parce que j'aime un homme qui ne m'aime pas.

Le prodigieux étonnement d'Alice Ager se traduisit par cette exclamation :

— Tu aimes !

Jusque-là, elle avait considéré Suzanne comme une petite fille, et voici que, soudain, elle la découvrait femme, puisqu'elle aimait !

— Tu aimes, répéta-t-elle. Qui ?

Le nom tomba :

— Stéphane Lorrain !

Un soupir allégea l'inquiétude maternelle. Elle avait redouté d'apprendre que Suzanne eût donné son cœur à un garçon indigne d'elle, et elle apprenait qu'il s'agissait du plus sérieux, du plus vaillant des jeunes hommes qu'elle connût.

Alice s'assit sur le lit, à côté de sa fille, à qui elle prit tendrement les mains.

— Tu l'aimes ! Le lui as-tu dit ?

— Comment l'aurais-je fait ? répondit Suzanne. Est-il d'usage qu'une jeune fille s'offre ainsi à celui qu'elle à élu ?

— Il est, remarqua la mère, maints moyens de dévoiler son cœur. Comment sais-tu que M. Lorrain ne t'aime pas, s'il n'a pas compris lui-même que tu l'aimais ?

Alors, quelque cruelle que fût sa confidence, Suzanne révéla qu'elle était allée un dimanche à Auteuil, dans la ferme intention d'y rencontrer Stéphane, qu'ils avaient passé des heures ensemble, et que le jeune homme ne s'était pas départi, une seule fois, d'une réserve qu'il n'aurait pu garder s'il avait eu pour elle la moindre inclination.

— N'oublie pas, dit alors M^me^ Ager, que ce garçon est notre collaborateur, que ton père est son Maître, son « patron », et qu'il le redoute un peu, comme tous les disciples redoutent leur maître, même quand ils l'aiment profondément. Patiente, mon enfant ! Nous inviterons davantage M. Lorrain, nous lui témoignerons de plus de familiarité, et peut-être, un jour, s'il n'est que timide, se décidera-t-il à solliciter l'honneur d'entrer à notre foyer. Allons, courage, mon petit ! Dis-toi que je serai ton alliée…

Elle embrassa tendrement Suzanne et l'engagea à revenir prendre sa place à table.

— Oh ! non, protesta vivement celle-ci. Je ne veux pas que père m'interroge ni, surtout, M^me^ Landon. Dis-Leur que je suis nerveuse, déprimée… tout ce que tu voudras.

Alice Ager se retira, et Suzanne se sentit un peu apaisée. Grâce à la confidence qu'elle venait de faire, l'ouragan était écarté. Mais combien de temps l'accalmie allait-elle durer ?

V

L'ÉPOUSE

La tristesse de Suzanne, loin de s'atténuer, sombrait dans une profonde mélancolie, et Mme Ager s'en alarmait. Mais ce n'était pas seulement l'état de sa fille qui l'inquiétait car, depuis quelques jours, aussi aveugle qu'elle fût, elle se rendait compte de ce qu'il y avait quelque chose de cassé chez elle.

Francisque, qui ne prenait naguère jamais une minute de repos et passait le meilleur de son temps, quand il n'était pas penché sur ses appareils, à lire et à résoudre des problèmes qu'il se donnait, demeurait maintenant de longs moments affalé dans un fauteuil, à rêver à des choses étrangères à la science, car Alice surprenait parfois, sur son visage, des sourires de collégien pensant à quelque farce ou à quelque aventure pleine de saveur.

Et lui qui n'avait jamais pris soin de sa toilette, avait à présent des coquetteries de vieux beau. Mais il y avait plus. Alors qu'autrefois il était toujours rendu le premier au labo et n'en sortait qu'à des heures impossibles, il prenait d'étranges libertés, et passait parfois des journées entières dehors. Certes, il annonçait qu'il allait assister à des conférences, ou qu'il allait chercher des documents dans des bibliothèques, mais ses déclarations sentaient le mensonge.

Ce qu'il y avait dans sa vie ? Alice, si elle se le demandait, ne pouvait guère le découvrir, car elle était à mille lieues de soupçonner la vérité.

Que Francisque Ager fût la proie du démon de la chair, lui qui, depuis des années, gardait une chasteté d'anachorète, c'était là une chose tellement incroyable, qu'elle eût éclaté de rire si on en avait fait devant elle la supposition.

D'ailleurs, quand il se trouvait parmi ses appareils, entre elle et Stéphane Lorrain, il redevenait l'homme qu'il avait été, l'admirable savant que la gloire avait couronné très jeune.

« Que se passe-t-il donc en lui ? se demandait anxieusement l'épouse sublime, qui avait si volontiers sacrifié sa jeunesse à l'œuvre qu'ils avaient entreprise tous les deux d'un même cœur.

Sans pouvoir trouver une réponse, elle en vint à se demander s'il n'y avait pas une corrélation entre le revirement si brusque de son mari et l'inguérissable dépression nerveuse de sa fille. Mais quelle corrélation ?

Elle allait bien le savoir.

On était au jour de la Noël, et il avait été convenu que Germaine Landon et Stéphane Lorrain auraient leur place à la table familiale.

Stéphane arriva le premier, toujours le même, c'est-à-dire souriant, respectueux sans servilité, réservé sans aucune froideur, l'esprit ouvert mais le cœur impénétrable.

Germaine, qui se faisait attendre, arriva enfin les bras chargés de fleurs et de paquets. Francisque Ager avait, en l'attendant, marqué d'assez nombreux signes d'impatience, et Alice n'avait pas manqué de les remarquer.

Aussitôt qu'elle eut déposé sa cargaison, la belle invitée ouvrit ses bras à son amie puis, l'ayant longuement embrassée :

— Ce n'est pas tout-à-fait le jour de l'an, dit-elle, mais c'est grand-fête. Vous permettez, Maître, que je vous embrasse, vous aussi ?

Francisque Ager rougit, pâlit, balbutia sous les yeux de sa femme et de Suzanne qui l'observaient.

Au moment où Germaine le prit aux épaules, Suzanne, près de défaillir, faillit jeter un cri. Germaine se rapprocha d'elle :

— Et vous, ma petite amie…

Alors, le cri jaillit : un cri d'horreur, une exclamation de dégoût, et la jeune fille, comme folle, quitta le salon en courant.

Ce fut à ce moment-là qu'Alice eut la révélation du drame que se jouait chez elle, de l'abominable duplicité de celle qu'elle aimait comme une sœur, de la trahison de son mari. Toute autre qu'elle eût trahi sa torture. Elle garda son calme et, très pâle, d'une voix blanche mais encore assez ferme, elle dit :

— Veuillez excuser cette pauvre enfant, elle est tellement déprimée par ses études qu'elle a ainsi, depuis quelques jours, des crises qui m'ont donné des soucis.

Germaine Landon ne fut pas dupe de l'explication ; seul, peut-être, le père s'y laissa prendre. Quant à Stéphane, il fut assez surpris de cette étrange scène qu'il ne put, par la suite, s'empêcher de se remémorer quelquefois et en chercher la raison. Il devinait l'attirance du professeur vers la jeune femme ; mais de là à supposer une liaison entre eux…

— Nous la ferons visiter, avait repris le savant, et j'espère que ce ne sera pas grave.

Alice, toujours maîtresse d'elle-même, sonna pour qu'on vînt annoncer que le déjeuner était servi. Et quand son mari et ses invités eurent pris place à table :

— Ma chère Germaine, dit-elle, tu es ici un peu chez toi. Je te prie de me remplacer quelques instants et de m'autoriser à aller voir Suzanne.

Et à Stéphane :

— Vous permettez, vous aussi, mon cher ami ?

Elle quitta la salle-à-manger dans le moment que la servante offrait les hors-d'œuvre, se dirigea vers la chambre de sa fille et, y ayant pénétré :

— Ma chère petite Suzon, dit-elle, je sais maintenant ce que tu as ; je connais la cause de ton mal, de la souffrance. Tu as menti l'autre jour…

— Je ne t'ai pas menti, mère.

— Soit ! Tu as répondu à côté… Je te demande d'être aussi courageuse, aussi digne que moi. Quand un malheur vous menace, il ne faut pas mettre la tête sous l'aile, il faut essayer de le conjurer. Courage, mon enfant ! Reviens à table. Quoi que tu voies, quoi que tu entendes, résiste à ton émotion. Autrefois, je t'aurais dit : « Prends modèle sur ton papa. » Et bien ! malgré tout, je te le dis encore. Sois la fille de Francisque Ager.

Soudain galvanisée, Suzanne se redressa :

— Je suis ta fille, mère, dit-elle.

Et elle se jeta à son cou.

Les deux larmes qui vinrent à ses yeux, Alice les refoula.

— Je te précède, dit-elle.

Quand Alice rentra dans la salle-à-manger, elle fut la proie des six regards. Ceux de Germaine — elle le remarqua — étaient d'inquiétude.

— Ce n'est rien, dit-elle en souriant. Une toute petite crise qui est déjà passée. Excusez-la, excusez-mol.

Elle s'assit à sa place et se fit servir. Son mari n'avait rien demandé. Il se borna à interroger Suzanne quand, à son tour, elle vint s'asseoir.

— Eh bien ! ma petite, ça ne va donc pas ?

— C'est stupide, répondit-elle, et je vous prie de me pardonner. Décidément, il faudra que je voie un médecin.

— L'incident était clos, mais le drame couvait sous la cendre hâtivement répandue.

Dès le lendemain, alors que la mère et la fille étaient un moment seules :

— Que savais-tu ? demanda Alice.

Suzanne fut sur le point de révéler ce qu'elle avait surpris, mais une telle révélation lui parut si lourde qu'elle y renonça.

— Rien, répondit-elle, je te jure, maman. C'est une intuition que j'ai eue, un pressentiment. Cette femme, ton amie, je ne l'ai jamais aimée parce qu'elle m'a été, dès le premier jour, suspecte. Père n'est que sa victime.

— À quarante-cinq ans ! soupira Alice. Mais oui, et il n'est tout de même qu'un enfant… un collégien. Toi ? Ce que tu m'as dit, est-ce vrai ? Ou bien as-tu voulu me donner le change ?

— C'est vrai, reconnut Suzanne. Mais ma souffrance, à moi, compte peu. C'est la tienne…

— Je ne souffre pas, affirma Alice, héroïque.

Suzanne demanda :

— Que vas-tu faire, mère ?

— Mon devoir, simplement, comme toujours.

— Comme toujours ! Tu es admirable.

— Je suis une femme, une épouse. Ton père, lui est un dieu. Un dieu qui a pu faillir, mais à qui il faut pardonner.

Quoi qu'elle en dît, Alice Ager souffrait. Non point seulement dans son amour-propre de femme bafouée, de collaboratrice trahie, mais encore, mais surtout dans son esprit et dans son âme, tout entiers voués à l'adoration de son mari.

— C’est moi, se disait-elle, qui l’ait amenée dans ma maison ; moi qui ai obligé Francisque à aller la voir. C’est ma faute beaucoup plus que la sienne.

Quant à Germaine elle n’éprouvait point pour elle le ressentiment qu’une femme du commun eut ressenti.

Alice avait dit à Suzanne qu’elle ferait son devoir. Elle le fit sans tarder.

Trois jours s’étaient écoulés après celui de la Noël. Alors que la famille venait de quitter la table après le repas de midi. Francisque dit à sa femme qu’il ne retournerait pas au laboratoire car il devait rencontrer un professeur du Collège de France et s’entretenir avec lui.

Quoiqu’il eût acquis une certaine expérience dans l’art de dissimuler, il mentait encore assez mal.

— C’est bien, va, dit-elle.

Il sortit bientôt et elle alla s’habiller. Elle était d’un calme surprenant.

À trois heures, elle sonnait à la porte du petit appartement de sa rivale, cet appartement qu’elle avait contribué à choisir.

La soubrette lui vint ouvrir et Alice remarqua sa gêne.

— Mon mari doit être ici à m’attendre, dit-elle.

— Mais oui, madame. Monsieur vous attend en effet.

Alice prit les devants et, comme si elle eût été chez elle, ouvrit le studio où elle avait la certitude que se trouvaient les amants. Elle en poussa la porte sans frapper et s’arrêta sur lie seuil.

Francisque et Germaine, qui étaient assis côte à côte sur un divan, se levèrent en même temps, aussi blêmes l’un que l’autre.

— Ma bonne amie… balbutia Francisque, imagine-toi qu’après avoir eu mon entretien avec mon confrère, j’ai eu l’idée de venir saluer notre jeune

amie.

— Ainsi, dit Germaine, ai-je deux agréables surprises le même jour.

Alice sourit amèrement.

— Pourquoi mentez-vous ? demanda-t-elle sans colère. Toi surtout, Francisque, pourquoi mens-tu ? Toi, Francisque Ager, le grand homme ? Comme tu es tombé bas !

— Ah ! ça… protesta Germaine Landon.

Mais Alice lui imposa silence d'un geste impérieux.

— Je crois que tu te méprends, dit-elle. Ce n'est point d'être devenu ton amant que mon mari est tombé bas ; c'est de mentir comme il le fait. S'il m'avait avoué qu'il t'aimait, loyalement, je n'aurais pas eu à le condamner. Tu es plus jeune que moi, tu es infiniment plus belle, et je crois bien, cependant, que, dépositaire de sa pensée, associée à ses travaux, j'ai eu le meilleur de lui. Mais il s'est caché, il s'est conduit en gamin… Ce n'est pas digne d'un Francisque Ager, cela !

— Tu n'aurais tout de même pas voulu que nous nous affichions ! persifla Germaine.

— Vous avez fait pis que cela ! Vous vous êtes mal cachés et une jeune fille, une enfant a surpris vos coupables entretiens.

— Suzanne ! murmura Francisque.

— C'est de cela qu'elle est malade, mon ami. C'est cela qui la tuerait, peut-être, si…

— Ah !

— N'aie pas peur. Nous allons arranger la chose. Je lui dirai qu'elle s'est trompée… que vous n'étiez que deux amis… un peu trop exubérants. C'est pour la paix de son âme que je suis venue. Mais c'est aussi pour autre chose, Francisque ! Nous avons, ensemble, commencé une œuvre. Cette

œuvre-là tu la trahis. Moi je ne compte pas. Ce qui compte, c'est notre enfant, ta fille, et la gloire… et la Science. Alors je suis venue dire à Germaine Landon, à mon amie Germaine : « Rends-le à sa fille, à son laboratoire glorieux. Sois assez forte, assez courageuse pour renoncer à des plaisirs qui doivent tout de même être un peu amers, n'est-il pas vrai ? Si tu as aimé mon mari c'est sans doute, avant toutes choses, parce qu'il est un grand homme. Un amant ? Peut-être… Mais un savant illustre. N'est-ce pas que c'est pour cela ? Eh bien ! ce savant, ce grand homme, depuis que tu le reçois chez toi, en cachette, il déserte. Veux-tu, dis, Germaine, veux-tu que, l'une et l'autre, nous le ramenions à ses devoirs, à sa grande tâche, à l'humanité ? Je ne suis pas jalouse, ah ! cela, je te le jure. Mais la Science a le droit de l'être. Germaine, au nom de notre vieille amitié je te conjure de le lui rendre !

Alice Ager se tut et attendit… Elle était plus blanche et aussi immobile qu'une statue de marbre sur une dalle funéraire.

Germaine, qui eût résisté à de violents reproches, se sentait courbée sous le poids de cette noble sérénité. Elle regarda Francisque qui baissait les yeux, bourrelé de remords.

— Votre femme a raison, dit-elle. Je n'avais pas le droit, malgré mon amour…

Francisque Ager parut sortir d'un songe. Il se passa une main sur le front, releva la tête, porta ses regards sur l'épouse sublime qui attendait sa décision et, soudain, s'écroula sur le divan en pleurant comme un enfant.

Alors, tandis que Germaine s'écartait, Alice vint vers lui et, se mettant à genoux :

— Mon ami, mon pauvre ami, lui dit-elle. Je te fais cruellement souffrir. Excuse-moi…

C'était elle qui demandait pardon !

Il avança sa main tremblante, la posa sur les cheveux gris de sa femme et murmura ce seul mot :

Sainte !

Puis, se ressaisissant, il sécha ses pleurs, se releva et, s'adressant à Germaine :

— Vous aussi, dit-il, pardonnez-moi. Je n'étais, je ne suis plus qu'un vieil homme… Je n'aurais pas dû… Mais si Alice y consent, promettez-moi de revenir chez nous car j'aurai encore besoin de vous voir.

— Nous aurons aussi besoin, dit Alice, de rassurer Suzanne. J'ai invoqué le devoir. Tu en as un, toi aussi. Retremper le foyer…

Alors, Germaine Landon qui n'en pouvait plus, saisit les mains de celle qu'elle avait trahie et, les baisant à travers ses larmes :

— Alice, ma grande, prononça-t-elle, toi seule était capable de faire cela !

VI

SE SAUVER, LE SAUVER !

Suzanne, en rentrant, avait retrouvé ses parents très calmes ; mais tandis que sa mère lui était apparue dans son entière sérénité, son père lui avait semblé un peu abattu. Que s'était-il passé ? Elle n'osait pas le demander et elle dut attendre deux jours pour avoir des explications. Alors qu'elle travaillait chez elle où sa mère ni son père ne venaient guère la déranger, elle vit entrer la maman, toujours aussi calme, aussi quiète, et qui souriait d'un sourire tranquille.

— Peux-tu, demanda Alice, m'accorder quelques instants d'entretien, mon enfant ?

— Oh ! mère… Ne suis-je pas chez toi, dans ta maison, et n'ai-je pas à me mettre toujours à ta disposition ?

Alice s'assit dans un fauteuil et, sans aucun embarras :

— Ma chérie, prononça-t-elle d'une voix naturelle qui n'était altérée par aucune émotion, je suis heureuse de venir te dire que nous avons toutes les deux forgé un grand roman au sujet de ton père, et qu'il ne reste à peu près rien de tout ce que nous avons imaginé.

Suzanne ne fut pas tout à fait maîtresse d'elle-même.

— Avons-nous réellement imaginé ? demanda-t-elle.

Alors la mère fronça les sourcils.

— Hé quoi ! Suzanne, en saurais-tu davantage que tu ne m'as dit ? Aurais-tu des preuves ?…

La jeune fille hésita pendant quelques secondes. Entre son désir de ne rien envenimer et son besoin de vérité, elle ne savait que répondre. Mais elle avait une telle confiance en la sagesse de sa mère qu'elle se résolut à parler franchement :

— C'était un après-midi. J'étais revenue de la Sorbonne bien avant l'heure habituelle et j'ai surpris mon père — excuse-moi, maman, — je l'ai surpris dans son cabinet de travail, aux bras de… cette femme.

— Bien sûr ! Ils s'embrassaient, n'est-ce pas ?

— Comme deux amants !

— Non ! Je peux te le jurer car ils m'ont tout révélé. Ce n'étaient pas deux amants. C'était… une jeune femme en présence d'un surhomme. L'admiration a parfois d'étranges surprises. Ton père n'a été qu'un enfant… un enfant qui s'est laissé prendre à des flatteries. Quant à mon amie — Alice appuya sur ce mot — elle a, un instant, perdu le contrôle de ses sentiments et s'est conduite comme une collégienne vis-à-vis d'un professeur qui fait sur elle une forte impression. Bref, des enfantillages sans conséquence qui ont dû te surprendre, t'irriter, et qu'il faut oublier.

Et comme Suzanne la regardait avec de grands yeux étonnés :

— Je te supplie de me croire, mon enfant. Ton père est demeuré tel qu'il a toujours été : un époux parfait, un père sans reproche, un grand savant dont la gloire n'est ternie par aucune erreur.

Alors, tandis que ses yeux se mouillaient, Suzanne enlaça le cou de sa mère et murmura :

— Je te remiercie, maman. J'avais tellement besoin de cette assurance. Que m'importent maintenant mes déceptions personnelles ! J'ai retrouvé, grâce à toi, le père que j'adorais !

Alice Ager aurait pu croire que, par la vertu de son pieux mensonge et de son sublime sacrifice, tout allait rentrer dans l'ordre et que c'en était fini du cauchemar qui s'acharnait à empoisonner son repos. Hélas ! si elle avait ramené son mari repentant au bercail et apaisé la torture morale de sa fille, le drame continuait de se déchaîner avec la rigueur d'une inéluctable fatalité.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis la scène dramatique qui s'était déroulée dans l'appartement de Germaine Landon quand celle-ci éprouva soudain des malaises qui, tout de suite, lui firent redouter la pire des infortunes. Contre toute évidence elle voulut douter, espérer. Chaque jour qui passa lui apporta une nouvelle preuve de l'état où elle se trouvait. Ses coupables amours portaient des fruits. Elle était enceinte !

Quand elle ne put plus avoir aucun doute elle songea à se détruire car la situation lui paraissait sans issue. Puis, réfléchissant mieux, elle eut l'intention de fuir au loin, disparaître, emportant dans son sein, vers des lieux inconnus où elle le mettrait au monde, l'enfant de Francisque Ager.

Mais elle n'eut point le courage de supporter seule le lourd fardeau dont la chargeait son égarement et, pareille à une jeune fille qui n'espère de secours que dans les sages conseils de sa mère, elle ne vit de salut que dans la révélation de sa situation à la femme admirable qui lui avait gardé son cœur en dépit de sa trahison.

Elle s'en alla donc, un après-midi, vers son amie tutélaire avec la ferme intention de la mettre au courant et de lui demander ce qu'elle devait faire pour parer à la catastrophe dont ils allaient tous terriblement souffrir.

Mais quand elle fut en présence d'Alice son courage l'abandonna et elle ne sut que pleurer. Alice, ne voyant en elle qu'unie pécheresse prise de remords, ne douta pas un seul instant de l'épouvantable conjoncture et ne prit de soin qu'à la consoler.

— Que dois-je faire ? Que dois-je faire, mon Dieu ? pria Germaine quand elle fut rentrée chez elle. L'enfant que je porte dois-je le sacrifier ?

Alors elle pensa qu'elle avait un devoir : celui d'informer Francisque. C'était lui qui devait décider. Elle dut attendre huit nouveaux jours pour saisir l'occasion de le voir seul. Quand il apprit la terrible nouvelle il se montra épouvanté.

— Ah ! gémit-il, je vais, cette fois, tuer ma femme et ma fille !

Et il se mit à pleurer, comme un enfant qui a encouru les plus rudes châtiments.

Aussi lâche qu'il était grand par le cerveau il demanda parmi ses larmes :

— N'y a-t-il pas un homme, Germaine, qui puisse vous épouser ?

Elle le regarda épouvantée par son inconscience ou par sa monstruosité.

— Ah ! cela… dit-elle.

Le crime qu'elle avait commis lui paraissait une faute vénielle à côté de celui que Francisque lui proposait, et dans ce moment-là, elle méprisa l'homme qu'elle avait adoré comme un dieu.

Mais la suggestion qu'elle repoussait avec horreur devait bientôt se frayer un chemin dans son esprit.

— Serais-je la seule ? se demanda-t-elle. Chaque jour des maris, à leur insu, n'endossent-ils pas la responsabilité de coupables maternités ? Qu'importe que je trompe odieusement un homme si je lui donne le bonheur ? Ne suis-je pas encore assez jeune et assez belle pour faire un heureux ? Ne suis-je pas capable de me dévouer comme le fait Alice ? Et n'aimerai-je point réellement celui que j'épouserai ?… Mais qui ?

Un nom vint bientôt à ses lèvres, une image devant ses yeux. Si elle ne s'était pas follement donnée à Francisque, si Francisque n'avait point cédé, un jour néfaste, à ses instincts de mâle, elle aurait peut-être, elle aurait sans doute tourné ses regards vers un garçon qui lui plaisait infiniment et qui, sans avoir la notoriété d'un Ager, était en passe de devenir célèbre. Il était

beau et il était jeune, lui. Les lèvres de Germaine prononcèrent le nom tout bas :

— Stéphane Lorrain.

Pendant assez longtemps, elle avait cru que Stéphane aimait Suzanne mais elle avait fini par se persuader de ce que, le jeune savant était libre de cœur. Alors qu'elle s'en était étonnée elle se demanda bien vite :

— La froideur de Stéphane Lorrain est-elle bien réelle ? Si les circonstances ne m'avaient pas mise entre les deux jeunes gens n'aurait-il pas regardé Suzanne avec des yeux moins indifférents ?

Ses méditations l'amenèrent à supposer que le jeune garçon s'était épris d'elle et que, timide comme beaucoup de savants, il n'avait pas osé dévoiler son amour.

— Pourrai-je l'aimer après avoir aimé Francisque ? se demanda-t-elle.

Stéphane lui apparut plus précisément et il lui sembla qu'il lui souriait. Il avait trente ans, comme elle ; il était beau et tout, en lui, était empreint d'intelligence et de noblesse. Mais le tromper ! Commettre à son égard un tel abus de confiance !…

Une voix suggéra :

— Il te faut ! Il faut sauver le Maître ! Il faut le sauver toi-même.

Elle sourit amèrement en se disant :

— Comme s'il ne dépendait que de moi !

Mais son miroir lui refléta l'image de sa beauté. Stéphane était un homme, il n'était rien qu'un homme. Elle l'aurait quand elle voudrai !

En quoi elle me se trompait point.

Sans en rien dire ni à Alice, ni à Francisque, elle entreprit la conquête du jeune savant.

Un soir qu'ils sortaient ensemble de la maison où ils avaient été reçus à dîner elle osa lui demander :

— Est-ce que vous voulez m'accompagner Stéphane ?

Elle l'appelait depuis assez longtemps par son prénom, comme le faisaient les patrons.

— Bien volontiers, répondit-il.

On était à la fin de janvier et la nuit était très froide. Elle héla elle-même un taxi et s'y assit la première, au fond, dans l'ombre. Il émanait de son corps un parfum qui troublait.

Stéphane, depuis qu'il l'avait rencontrée, brûlait pour elle d'une flamme que rien, pas même un regard, n'avait trahie. Ce n'était pas la première fois qu'ils étaient seuls en présence mais jamais les circonstances n'avaient été aussi propices à une telle intimité.

Stéphane, qui maîtrisait à grand peine son émoi, se permit de dire :

— Je crois que vous avez donné votre adresse au chauffeur, madame ?

Elle feignit de se méprendre sur le sens de la question et, vivement :

— C'est vrai, excusez-moi, répondit-elle. J'aurais dû d'abord penser à vous faire déposer chez vous.

Il murmura :

— Chez moi… C'est si loin du chemin que nous suivons ! Non ! Je voulais vous demander — mais je suis toujours d'une timidité incorrigible — si vous me permettez de vous offrir une consommation, quelque part, où il vous plaira.

Germaine sourit.

— C'est tellement si difficile à formuler une pareille proposition ?

— Pour moi, oui, madame. Mais vous voyez : je l'ai formulée tout de même, indirectement. Vous acceptez ?

— Oh ! bien volontiers. Et c'est moi qui aurais pris l'initiative de cet aimable projet si je n'avais craint de vous distraire de vos études.

— Mes études ! fit-il. Je suis si heureux quand je peux les lâcher un moment !

— Ah ! oui. M. Ager m'a dit maintes fois que vous étiez un collaborateur incomparable, un disciple sur qui il fondait les plus grands espoirs.

— Mon Maître est trop bon, madame. Non ! Je ne suis qu'un humble élève… mais je mène une vie de chien. Alors, vous pouvez imaginez combien je suis heureux, ce soir…

Ce n'était pas tout à fait un aveu, mais Germaine, avec sa subtilité de femme, venait de deviner qu'il était à sa merci.

Il était bien près de minuit quand ils se quittèrent et, tandis que Stéphane venait de baiser les doigts de sa compagne :

— Puis-je espérer, demanda-t-il, qu'il me sera bientôt permis de vous revoir ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle. Le temps que nous venons de passer ensemble m'a paru si court…

Comme tous les timides, maintenant qu'il avait forcé sa timidité, il devenait entreprenant, et d'au tant plus qu'ils se trouvaient dans un coin d'ombre et que Germaine ne pouvait le voir rougir. Il dit :

— Le temps a été bien court en effet. Laissez-moi me permettre, dès lors, de vous retenir un de ces soirs à dîner.

— À une condition, Stéphane.

— Si elle n'est pas trop dure…

— C’est que ce sera chacun son tour. Vous la prochaine fois au restaurant et moi, quand il vous plaira, chez moi. J’ai une femme de chambre qui fait admirablement la cuisine.

Et comme il se taisait, surpris par une proposition qui répondait à ses désirs :

— Si ! Si ! ajouta Germaine. Entre camarades, entre copains… On peut bien se permettre cela depuis le temps qu’on se connaît. Quand êtes-vous libre ?

— Demain, après-demain, tous les soirs.

— Tous les soirs !

— Mais oui, madame ! Je suis seul, seul, absolument seul…

— Alors, voyons… Dans trois jours ?

— C’est tellement loin ! Pourquoi pas demain ?

— C’est que…

— Vous n’êtes pas libre, vous ?

Il avait posé la question avec un léger tremblement dans la voix, un tremblement qui trahissait son émotion.

Germaine, comblée dans ses désirs, répondit sur un ton très ferme :

— Il y a des années que je le suis. Alors, après-demain si vous voulez. Où nous retrouverons-nous ?

— Où vous le déciderez.

— Le Marignan ?

— C’est entendu, madame. Au Marignan, après-demain à sept heures. Vous m’y trouverez… même si mon Maître me mettait en retard.

Germaine rentra chez elle assurée qu'elle avait gagné la partie. Il fallait faire vite. Dans un mois il serait peut-être trop tard.

Mais pouvait-elle, en si peu de temps, sans avoir l'air de se jeter à la tête de Stéphane et sans risquer de trahir sa duplicité, obtenir qu'il l'épousât ?

Il y avait, évidemment, un moyen de tout arranger et ce moyen était de devenir la maîtresse du jeune garçon. Alors quand il apprendrait son état il croirait que l'enfant était le sien et, ainsi, tout serait sauvé.

Les craintes de Germaine Landon allaient s'avérer vaines.

Le soir même où, huit jours plus tard, elle recevait chez elle Stéphane Lorrain, celui-ci, poussé par son extrême loyauté, lui demanda d'être sa femme. Elle se montra fort étonnée et demanda à réfléchir.

— Votre proposition m'émeut beaucoup, dit-elle, et je me sens très flattée et très heureuse de votre choix. Mais je m'attendais si peu à une telle demande !

— Et peut-être, demanda-t-il, redoutez-vous de ne pouvoir m'aimer ?

Elle lui sourit alors.

— Vous tenez donc, Stéphane, à ce que je vous fasse des compliments ? Si je sentais le moindre doute je ne vous demanderais pas de réfléchir. Je vous aurais répondu non, tout de suite. Mais c'est si grave, le mariage ! Vous n'ignorez pas que j'ai été mariée et que je n'ai pas été heureuse ? Si je devais souffrir encore… si vous deviez souffrir vous-même…

— Moi, jamais, j'en suis sûr ! Ah ! ce n'est pas d'hier que je vous aime, que je vous étudie et que je m'étudie moi aussi ! Germaine, pourquoi attendre ? J'ai trente ans. Je suis assuré d'une situation… Il est vrai que vous devez être tellement plus riche que moi !

— Chut ! Ne parlons pas de cela, dit-elle.

— Eh bien ! parlons… de la date.

— Ah ! comme vous vous montrez tyrannique… déjà ! La date… Je vais vous en donner une. Demain ! Demain soir, quand je me serai interrogée toute une nuit et tout un jour, je vous répondrai et si ma réponse est favorable je vous donne dès maintenant ma parole que… je ne tarderai pas à vous mettre la corde au cou.

Il sourit, transfiguré et dit :

— En attendant, Germaine, laissez-moi mettre mes bras autour du vôtre.

Il la prit, la renversa un peu et lui brûla les lèvres de ses lèvres altérées d'amour. C'était leur premier baiser. Il fut si long, il versa en eux une telle ivresse que Germaine, dans le moment que Stéphane s'engageait dans l'ascenseur pour rentrer chez lui, se pencha sur sa porte et prononça tout bas, mais assez haut pour qu'il l'entendît.

— À demain, mon cher fiancé.

Sur quoi elle se retira et referma bien vite.

Mais tandis qu'elle s'attendait à se réjouir de sa victoire elle sentit sa gorge se serrer et, seule dans le studio que Stéphane venait de quitter, elle versa d'amères larmes. Et tandis qu'elle pleurait :

— Pauvre garçon ! murmura-t-elle. Lui ! Si noble, est-ce qu'il mérite cela ? Ah ! pourquoi ne pas fuir, pourquoi ne pas mettre un terme à mes jours et à ceux de l'enfant que je porte ? Quelle bassesse ! Quelle lâcheté ! Sauver Francisque, me sauver à ce prix ! Quel dégoût !

La nuit l'apaisa. Elle s'était juré de consacrer sa vie toute entière à celui qu'elle allait trahir en l'épousant et de lui assurer un tel bonheur que, s'il apprenait un jour son ignominie, il n'aurait point à se plaindre.

En vingt-quatre heures tout fut arrêté. Le mariage se ferait dans trois semaines et aurait lieu dans la plus stricte intimité.

— Voulez-vous, demanda Germaine, vous charger d'informer M. Ager de notre décision ?

— Je crois préférable, répondit Stéphane, que ce soit vous. Mme Ager est votre amie…

— C'est bien, j'accepte. Dès demain, je verrai Alice.

Le lendemain soir, lorsque Suzanne arriva à la Faculté.

— J'ai, ma chère enfant, lui dit sa mère, une nouvelle à t'apprendre et une prière à t'adresser. La prière d'abord : montre-toi courageuse. La nouvelle, voici : M. Lorrain va se marier ; il épouse Germaine Landon.

Un cri s'exhala. Suzanne ouvrit les bras et s'écroula, évanouie.

VII

LE DRAME

Francisque Ager avait été le témoin de son collaborateur Stéphane Lorrain, et Alice celui de Germaine. La cérémonie s'était déroulée très simplement et un dîner avait réuni les témoins et les époux.

Un dîner sans joie.

Entre le Maître et Germaine, il y avait un crime, un crime qu'ils avaient commis. Quant à Alice, complice involontaire du drame qui se jouait, elle n'aurait pu que se réjouir de cet épilogue, si la douleur de sa fille n'avait été si poignante. Néanmoins elle éprouvait une gêne lorsqu'elle se trouvait en face de Stéphane depuis qu'elle connaissait ses projets d'union, gêne qui ce soir, était particulièrement accentuée.

Peut-être le nouvel époux sentit-il l'odeur de la félonie. Peut-être vit-il, dans les yeux de sa femme et de ses invités, la lueur mauvaise de ceux qui ont fait un mauvais coup.

Il ne dit rien.

Autant il était heureux, le matin, autant il se sentait ivre de bonheur en prononçant, dans l'après-midi, le oui sacramentel, autant, maintenant, il éprouvait un intolérable malaise.

Était-ce un cauchemar qu'il vivait ?

Il avait l'impression d'être au fond d'un gouffre où six mains réunies l'avaient poussé. Une odeur de pourriture y régnait.

Pourtant, il parvint à en sortir et, jugulant ses pensées mauvaises, réussit à s'étourdir.

Alors il se demanda :

— Qu'ai-je eu ? Quelle démence a-t-elle troublé mon cerveau ?

Il voulut sourire à ceux qui l'entouraient. Germaine, sa femme, détourna ses regards. Francisque Ager, le Maître, rit d'un rire enfantin, et les yeux d'Alice se mouillèrent.

Est-ce à un guet-apens qu'il s'était laissé prendre ?

Le repas se termina dans un morne silence.

Stéphane Lorrain se leva.

— Maître, dit-il, et vous madame, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait. Je voudrais vous garder plus longtemps auprès de nous, mais je sais combien votre temps est précieux.

Il se rassit, n'en pouvant dire davantage, et il vit que M^me^ Ager pleurait. Le Maître se leva à son tour.

— Mon ami, prononça-t-il, s'il est vrai que nous devions compter avec le temps, deux jeunes époux se trouveraient bien punis si on leur prenait quelques-unes des minutes qu'ils ont hâte de vivre sans témoins. Nous allons donc vous quitter en vous souhaitant Le meilleur bonheur du monde. J'ai la certitude que, lorsque vous reviendrez au laboratoire, nous aurons devant nous le garçon le plus heureux de l'univers.

Chancelante, Alice repoussa sa chaise et se dressa à son tour. Elle était d'une blancheur de mourante.

— Tous mes vœux, mes chers amis, articula-t-elle avec peine en tendant les mains.

Ils se séparèrent devant la porte de l'établissement et chacun monta dans sa voiture. Aussitôt qu'ils eurent pris place dans la leur Germaine dit à son mari :

— Croyez-vous, Stéphane, qu'il soit bon que nous rentrions ensemble ?

— Ah ! ça… n'êtes-vous pas ma femme ? répondit-il.

— Pas tout à fait, encore. J'espérais l'être ce soir. Mais ce n'est point celui que j'ai épousé qui m'emmène.

— En quoi vous vous trompez, répliqua-t-il.

Ils se turent.

La voilure, dans la nuit, roulait très vite sur les avenues à demi désertes. Germaine avait peur du silence de son mari. Son crime lui pesait terriblement.

Qu'avait-il soudain découvert ou soupçonné ? Quelle imprudence Francisque, Alice ou elle-même avait commise ? Si elle avait interrogé Stéphane il n'aurait su répondre. La révélation du mensonge commun lui était venue tout d'un coup. C'était, moins qu'une impression, une intuition fortifiée par la scène qui s'était déroulée le jour de Noël chez le professeur et dont Suzanne avait été l'héroïne.

La voiture s'arrêta et ils en descendirent.

Ils avaient convenu de passer cette nuit-là chez eux et de partir le lendemain pour leur voyage de noces qui devait durer une quinzaine de jours.

Dans l'ascenseur qui montait lentement ils étaient pressés l'un contre l'autre mais n'osaient pas se regarder.

Germaine éprouvait un redoutable malaise. Elle put à grand peine ouvrir, et, ayant donné la lumière, elle se dirigea en titubant vers le studio où ils

avaient échangé leur premier baiser.

À peine put-elle atteindre le divan où elle s'écroula en gémissant.

La femme de chambre avait reçu congé et Stéphane se trouvait seul avec sa femme. À peine ému il se croisa les bras et la regarda. Elle était d'une teinte cadavérique et ne remuait pas davantage que si elle fût morte.

Un instant il se demanda :

— Que dois-je faire ?

La pensée lui vint d'appeler un médecin. Alors, sans s'occuper de la malade, il alla décrocher le téléphone et composa le numéro d'un jeune interne des hôpitaux avec qui il avait étudié.

Quelques secondes plus tard il revint auprès de Germaine qui n'avait pas remué.

— Lui donner des soins ? se dit-il, à quoi bon ? le médecin va venir.

Une demie heure se passa et Germaine, enfin, sortit de son évanouissement. Alors qu'elle ouvrait les yeux et s'agitait, la sonnerie retentit. Stéphane alla ouvrir.

— Merci, dit-il en tendant la main à son ami. Entre.

Et quand il eut refermé la porte il révéla :

— Je me suis marié aujourd'hui. Nous rentrons avec ma femme et elle a été prise d'un assez grave malaise.

— Oui, tu m'as dit cela, mon vieux.

— Excuse-moi. Je suis bouleversé… Viens. Elle est ici.

À la vue du visiteur qui lui était inconnu Germaine jeta un cri et se débattit comme si elle fût la proie d'une crise d'épilepsie.

— Diable ! dit le médecin.

Ce fut tout.

Il sortit de la trousse qu'il avait apportée un flacon et le fit respirer de force à Germaine qui, presque aussitôt se calma. Elle fut sans force, sans volonté.

Alors le médecin l'examina, lui souleva les paupières, dégrafa sa robe, ausculta le cœur, puis, se tournant vers Stéphane :

— Tu permets ? lui demanda-t-il. Il faut que je m'assure de… quelque chose.

— Tu es médecin, répondit Stéphane. Si je te gêne…

— Oui, peut-être un peu, parce que c'est toi.

Stéphane se retira et le médecin poursuivit son examen. Quand il eut fini il rappela son ami.

— Mon vieux, lui dit-il, ce n'est pas très grave. Vous avez anticipé et…

— Elle est enceinte ?

— Elle est enceinte. Mes compliments.

— Je te remercie, dit Stéphane, et je m'excuse de t'avoir dérangé en pleine nuit. Mais tu avoueras que pour un soir de noces…

— Un soir de mariage… de régularisation plutôt.

— C'est vrai. Encore une fois, excuse-moi.

Le médecin prit congé en saluant Germaine et Stéphane le remit dans l'ascenseur.

— Je ne t'accompagne pas jusqu'en bas. Tu permets ?

— Parbleu ! Et sois sans inquiétude. Il n'y a rien de grave.

Stéphane sourit. Il était pris par le désir d'ouvrir une fenêtre et de se précipiter sur la chaussée. Il revint auprès de Germaine qui le regardait avec des yeux où luisait un grand effroi.

Elle eut ta force de murmurer :

— Ne me tue pas, Stéphane. Je t'ai menti, je… Mais je t'aimais ; je t'assure que je t'aimais et que je m'étais fait le serment de te rendre heureux.

— Heureux ! fit-il dans un rire plein d'amertume. Heureux ! Ah ! oui… Je vous remercie. Cet enfant est de Francisque Ager, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il le savait ?

— Non ! Je vous le jure.

— Et sa femme ?

— Elle non plus ! Elle surtout. Si elle l'avait su, je ne vous aurais pas épousé.

— Oui, c'est vrai, reconnut-il. Alice Ager est incapable de s'associer à un tel crime. Mais lui… Ah ! Il paiera.

— C'est moi, dit-elle, qui paierai pour tous. N'oubliez pas que Francisque Ager est votre maître.

— Mon maître ! répéta Stéphane en éclatant de rire. Un beau voyou !

— Je vous défends…

— Quoi donc ? Vous… Vous l'aimez encore, et si j'avais été assez aveugle, il serait resté votre amant ?

— Je vous jure que non ! Sur l'enfant que je porte, je vous le jure ! Ah ! si vous saviez…

— Je sais !

— Pas du tout, non ! Une surprise de la chair. C'était un jour…

Il gronda :

— Voulez-vous bien vous taire ?

— Excusez-moi, dit-elle. Je n'ai pas le droit de me disculper. Ne me faites pas de mal, Stéphane ; ne lui faites pas de mal, à lui. Surtout, n'en faites pas à sa femme. Elle est une sainte ! Ah ! Je n'en peux plus ; ayez pitié de moi. Laissez-moi ici, voulez-vous ?

— Non, dit-il. Vous coucherez dans votre lit, dans ce lit où j'avais espéré être le plus heureux des hommes.

— Mon pauvre ami !

— Vous me plaignez ? Non, merci ! Adieu, Germaine. Si vous ne voulez pas aller dormir dans votre lit, je m'en irai chez moi.

Elle se releva avec peine.

— Stéphane, prononça-t-elle, vous ne méritiez pas cela. J'ai été une criminelle, mais je vous aimais. Ma seule excuse, c'est que je vous aimais.

Elle se traîna vers sa chambre et se coucha. Dans l'ombre, elle se mit à pleurer. Elle pleurait désespérément. Si elle n'avait pas porté, dans son sein, l'enfant de Francisque Ager, elle se serait tuée.

Au matin seulement, elle s'endormit.

C'était à peu près l'heure où Stéphane — son mari ! — quittait l'appartement, pareil à un voleur emportant son butin.

Il emportait seulement une formidable souffrance.

VIII

LE LEGS

Il était dix heures du matin.

Stéphane avait rôdé depuis l'aube, ne sachant ni où il était, ni ce qu'il faisait. Il était entré dans un bar et s'y était affalé en buvant un café noir, sous l'œil du patron qui l'avait pris pour un détraqué ou un viveur égaré après une nuit d'orgie. Puis il était reparti à l'aventure et avait erré dans le brouillard.

Sa nuit de noces !

il se retrouva dans les environs du laboratoire, là où il avait voulu venir, sans exactement le savoir. La porte qu'il avait franchie tant de fois, pour aller au travail qui était alors toute sa vie, cette porte fut devant lui.

Francisque et Alice Ager devaient être là, insoucieux du drame ou, peut-être, tremblants d'anxiété.

Stéphane sonna, et le garçon du labo lui ouvrit.

— Bonjour, monsieur Lorrain, dit-il.

Stéphane ne lui répondit pas. Il longea le couloir et poussa la porte vitrée. Le Maître était bien là, avec sa femme. Au bruit qu'il fit, ils levèrent la tête et se retournèrent. Alice pâlit et Francisque voulut sourire. Lui, Stéphane Lorrain, se mît à rire bruyamment. Il vint lentement devant le Maître, devant l'idole, et demanda d'une voix pareille à celle d'un démon :

— Vous ne m'attendiez pas, ce matin ?

— Mon ami ! dit Francisque Ager.

Alors, il rugit :

— Non ! Pas ce mot-là dans votre bouche ! Vous le souillez !

Et l'outrage éclata :

— Crapule !

Alice, la sainte, était blême et claquait des dents. Stéphane la regarda dans les yeux et demanda :

— Est-ce que vous saviez, vous, madame ?

— Je savais quoi, mont ami ?

— Vous saviez que Germaine Landon était la maîtresse de votre mari ?

Elle ne répondit pas et détourna son visage. Alors, il se plaignit :

— Vous ! Vous qui étiez pour moi la plus pure, la plus noble des femmes ! Vous saviez cela et vous ne m'avez pas averti. Vous m'avez laissé donner mon nom à la maîtresse de votre mari !

Francisque intervint :

— Je vous en prie, Lorrain : c'est à moi qu'il faut vous adresser.

— Non ! jeta Stéphane. Vous, je vous méprise, je vous hais ! Vous êtes un monstre. C'est à votre femme, à la mère de Suzanne que je m'adresse. Je veux savoir toute la vérité. Je veux connaître jusqu'au fond son ignominie. Il se tourna vers elle encore et demanda :

— Saviez-vous que cette… cette abominable créature est enceinte ?

Un pauvre cri mourut aux lèvres d'Alice Ager :

— Ah !

Et elle s'affaissa, lentement.

Stéphanie comprit qu'elle ignorait l'atroce vérité, et il en fut un peu soulagé. Sans se préoccuper de la malade, il vint se coller contre son maître.

— Vous, Francisque Ager, le grand homme, la gloire française, saviez-vous cela ?

Il fit, de la tête, un geste négatif.

— Vous l'ignoriez vraiment ?

— Je vous jure !

— Mais vous avez été son amant ! Cela vous ne le nierez pas, je suppose ?

— Excusez-moi !

Un éclat de rire retentit.

— Vous excuser ! Et comment donc ! Et vous remercier, peut-être, de l'honneur que vous m'avez fait ! Me charger d'un bâtard qui aura votre sang, votre intelligence… Pouvais-je espérer mieux ?

— Je vous en prie, Stéphane.

— Quoi donc ? Ah ! oui, votre modestie, n'est-ce pas ? Savez-vous que vous êtes un monstre ? Comme elle ! Vous pensiez que j'étais trop bête, que je ne verrais rien ou que, si je m'apercevais de quelque chose, je viendrais vous bénir ! Eh bien ! non, tout de même. Il faudra payer… Payer !

Alice revenait à elle. Elle gémit :

— Mon Dieu !

Stéphane s'écria :

— Il faudra payer !

Alors, lentement, d'une voix âpre, mais résolue :

— Je paierai, dit Francisque. Je vous donne ma parole que je paierai ; mais veuillez vous retirer, mon ami. Faites-moi cette charité, retirez-vous.

La voix de Francique Ager était toujours celle du Maître. Stéphane Lorrain, maté, se tut et se retira. L'effort qu'il venait de faire l'avait brisé, et aussi la plainte d'Alice, la douce femme qu'il aimait comme on aime une maman, et aussi l'humilité de Francisque. Il se retrouva errant et toujours aussi malheureux.

Il pensait beaucoup plus à ses maîtres qu'à sa femme. Son amour pour Germaine n'avait été qu'un éblouissement, qu'une ivresse dont il ne restait plus rien qu'un écœurement.

Au fur et à mesure que les heures passaient, il reprenait un peu plus de lucidité, d'assurance. Vers, la fin de la journée, il vit clairement en lui. Alors, il prit une voilure et se fit conduire chez sa femme — sa femme !

Quand il arriva devant la porte, il sonna, et la femme de chambre lui ouvrit. Elle était revenue le matin et avait trouvé sa maîtresse dans un état très prononcé de dépression nerveuse.

— Madame est-elle ici et peut-elle me recevoir ? demanda-t-il.

La domestique répondit que Madame était sortie, et qu'elle avait laissé un mot pour Monsieur.

— Si Monsieur veut bien entrer…

Elle le suivit, alla dans la chambre de Germaine, et revint dans le studio avec une enveloppe qu'elle remit à Stéphane. Celui-ci, demeuré seul, la brisa, en retira une feuille de papier et lut :

« Monsieur,

« Je vous aimais, je vous aime toujours assez pour subir vos rigueurs sans me plaindre. Si vous m'accordez votre pitié, je vous en saurai un gré infini.

« Je me retire dans ma propriété de Limours où j'attendrai votre décision, votre arrêt.

« Puissiez-vous ne pas trop souffrir !

« Adieu ! Je saurai expier. Germaine. »

Stéphane haussa les épaules.

— Femmes ! murmura-t-il.

Il rassembla les choses qui lui appartenaient et, sur le point de s'en aller, dit à la femme de chambre :

— Si vous revoyez votre maîtresse, vous lui direz que je suis rentré chez moi, et que je la prie de m'oublier.

Il se retira dans son humble logement où il se retrouva apaisé. Sa colère avait fondu et son dégoût de la vie était moins amer. Sa jeunesse, son cerveau triomphaient.

Il allait sortir pour déjeuner, le lendemain, quand un pneumatique lui fut apporté. Il lut :

« Mon mari est mourant et vous appelle. Venez. Alice Ager. »

Il n'eut plus faim, soudain, et se rendit dans la maison où il avait été si souvent reçu en ami. Alice vint le recevoir.

— Il a voulu se tuer, lui dit-elle, et il agonise. Ses heures sont comptées. Il avait promis de payer et il a tenu parole. C'est un grand malheur.

Francisque Ager était bien aux portes de la mort, en effet. La balle qu'il s'était tirée ne l'avait pas tué tout de suite, mais rien ne pouvait plus le

sauver.

Précédé par Alice, Stéphane pénétra dans la chambre. Francisque Ager, le Maître, râlait. Les médecins et le chirurgien n'avaient pas jugé utile de le transporter dans une clinique pour d'opérer.

Alice se pencha sur lui et dit :

— Mon ami, M. Lorrain est là. Il est venu à mon appel pour te pardonner. M'entends-tu ?

Le mourant ne bougea point et ses paupières demeurèrent closes. Une heure durant, Stéphane attendit l'instant où la mort lui laisserait un peu de répit. On n'entendait dans la chambre que le râle.

La porte s'ouvrit sans bruit, mais Stéphane devina une présence et se retourna. Il aperçut Suzanne et voulut aller vers elle. Mais la jeune fille l'avait vu, et avant même qu'il n'eût fait un pas, se retira en étouffant un sanglot. Du temps passa encore.

Enfin, Francisque Ager remua et ses paupières se soulevèrent.

— Mon ami, dit encore Alice, mon ami, c'est M. Lorrain… Tu voulais lui parler…

Francisque secoua les chaînes de La mort, parvint à se retourner sur son lit, et l'une de ses mains fit un geste. Stéphane, très ému, se rapprocha. Le mourant n'était plus, pour lui, l'homme qui lui avait laissé épouser sa maîtresse. Il était encore le Maître, le Flambeau. Un flambeau qui s'éteignait.

— Lorrain… prononça le mourant ; Lorrain, vous êtes là ? Vous me pardonnez ?

— Je vous pardonne, maître. Pourquoi avez-vous fait cela… cette chose affreuse ?

— Il le fallait. Je m'étais conduit comme un criminel. Toute ma vie… dans une telle boue… M'entendez-vous ?

— Je vous entends, maître.

— Pourrez-vous jamais oublier ?

— J'ai oublié, déjà… Je m'excuse… Je n'aurais pas dû !…

— Vous êtes plus grand, vous êtes meilleur que moi. Mon pauvre ami ! Mon pauvre petit !

— Maître !

— Non ! Je ne suis plus digne de ce nom. Écoutez, Stéphane, car je n'ai plus que quelques instants à vivre. Je vous ai fait appeler parce que j'avais un legs à vous faire. Notre œuvre !… Il ne faut pas qu'elle périsse, et vous seul pouvez la continuer avec ma femme… Je vous lègue mon laboratoire… mes travaux… Vous les reprendrez. Me le promettez-vous ?

— Je le promets, maître.

— Je voudrais… Écoutez. Penchez-vous… Ce que nous cherchions… je l'ai enfin trouvé sur le seuil de la mort. Prenez un carnet… un crayon… Écrivez…

Il dicta, lentement, des formules.

— Ah ! murmura Stéphane. Cette lucidité…

— Écrivez…

Et Francisque dicta, d'une voix qui s'éteignait d'instant en instant.

Quand il eut fini, il tenta de sourire. Son sourire se figea. Il se roidit. Il était mort.

— Il a payé ! murmura Alice, en se signant.

Et elle éclata en sanglots.

Alors Stéphane se pencha davantage, posa ses lèvres sur le front inerte encore chaud et, soudain, fondit en larmes.

Suzanne vint et le vit pleurer. Alice s'étant retirée, ils demeurèrent seuls en présence du mort. Une même douleur les réunissait.

— Mademoiselle, murmura Stéphane, nous avons autant perdu l'un que l'autre. Vous, un père ; moi, mon père spirituel. Qu'il dorme en paix. Je poursuivrai son œuvre.

Il lui prit les mains et les pressa — doucement.

La Presse étouffa le scandale. Francisque Ager, le Maître, s'était tué dans une crise de fièvre due au surmenage qu'il s'était imposé pour la Science. L'honneur demeurait sauf.

IX

L’AUTRE LEGS

Huit mois s’étaient écoulés et, depuis huit mois, Stéphane Lorrain, aux côtés de l’admirable femme avec laquelle il collaborait, s’était efforcé de réaliser l’œuvre magnifique.

Tous les journaux, toutes les revues scientifiques célébraient la nouvelle découverte posthume du grand Francisque Ager. Ainsi, dans l’esprit et dans le cœur de sa veuve et de son disciple, vivait-il toujours et le lourd chagrin qu’avait provoqué sa mort s’atténuait-il rapidement.

Un soir qu’il rentrait chez lui, Stéphane reçut un télégramme des mains de sa concierge. On l’avait apporté il y avait une heure à peine et la brave femme n’avait pas jugé bon de le faire porter au laboratoire. Stéphane l’ouvrit sans hâte, ne s’attendant à rien d’important. Il lut ces mots :

« Vous attends clinique maternité avenue Foch, Versailles. Germaine Lorrain. »

— Ah ! murmura Stéphane. L’enfant de Francisque Ager qui vient de naître !

Il ne prit pas le temps de monter chez lui, quitta la concierge, lit quelques pas et appela un taxi qui passait.

— Gare Montparnasse, ordonna-t-il en y montant.

Moins d'une heure après il descendait à Versailles-Chantiers et s'informait de la direction à prendre pour se rendre avenue Foch.

Il fut bien vite devant la maternité, s'adressa au bureau et demanda « Madame Lorrain ».

Il dut parcourir de longs couloirs et arriva, derrière l'infirmière qui le conduisait, devant une porte.

— Veuillez entrer, monsieur, dit l'infirmière à voix basse.

Il aperçut un lit blanc sur lequel reposait l'ombre d'un visage, et une autre infirmière qui se leva.

La voix de Germaine s'éleva, mais à peine perceptible.

— Veuillez nous laisser, mademoiselle…

Les deux infirmières se retirèrent et Stéphane s'assit sur la chaise qui était au chevet du lit. Il entendit :

— Excusez-moi de vous avoir fait venir, monsieur. Mes heures sont comptées.

— Hé quoi !…

— Je suis condamnée… Il n'y a pas de doute. L'enfant vivra… Il est beau. Mais pour moi c'est fini, et cela est bien ainsi.

— Germaine !

— Ne m'interrompez pas, Stéphane, car d'un moment à l'autre mes yeux peuvent se fermer et mes lèvres se roidir. Je vous dis qu'il n'y a rien à espérer. Je paie ma faute. Hélas ! Je vais laisser un orphelin… Le fils de ce malheureux Francisque Ager… Un garçon qui lui ressemble. Vous êtes… excusez-moi, Stéphane, pardonnez-moi. Vous êtes son père de par la loi. Je ne vous demande pas de l'aimer. Je vous demande seulement de ne pas lui faire de mal, de ne pas l'abandonner…

— Ah ! Germaine…

— Oui, Stéphane ! Je connais votre cœur. Je sais votre immense bonté. Cet enfant sera riche, très riche car je lui laisse tout. Mais il aura besoin de cœurs… Le vôtre, d'abord. Je vous aimais. Je vous jure que je vous aimais. Donnez-lui votre cœur. Faites-en un homme. Et puis, Stéphane, il aura besoin d'un amour… maternel. Il a une sœur, une grande sœur… Suzanne. Voulez-vous lui donner Suzanne pour maman ? Vous, vous serez un peu son papa… En souvenir de l'autre… Promettez-moi… Ah ! Je n'en peux plus. Votre parole, Stéphane…

— Germaine !

— Votre parole !

— Je promets…

— Merci !

Ce fut le dernier mot. Tout de suite le râle s'éleva. Stéphane mit un baiser sur le front de l'agonisante, ouvrit la porte et appela :

— Mademoiselle !

L'infirmière de garde entra, entendit le râle et décrocha le téléphone.

— L'interne ! Tout de suite…

Un jeune médecin vint bientôt, examina la malade et hocha La tête. L'agonie dura toute ta nuit. Au matin, quand l'aube parut, Germaine rendit l'âme.

— Mon Dieu, murmura Stéphane en pleurant, mon Dieu, pardonnez-lui !

Il donna un dernier baiser à celle qui n'avait été sa femme que de nom, quitta la chambre mortuaire et prit lui-même toutes les dispositions pour les obsèques. Et quand tout fut réglé il alla voir l'orphelin — son fils qui paraissait être, en effet, le vivant portrait de Francisque Ager.

Quinze jours plus tard, vêtu de deuil, Stéphane Lorrain, le disciple, était assis entre Alice et Suzanne.

— J'ai, leur dit-il, à vous faire part des désirs exprimés par la malheureuse qui vous a donné un frère, mademoiselle… Elle a souhaité que l'enfant eût une maman… et c'est vous qu'elle a désigné. Je ne saurais, en cette heure, vous dire que je vous aime ; mais j'ai toute ma vie pour vous le prouver.

Suzanne poussa un léger cri et fut sur le point de s'évanouir ; mais de robustes bras la soutinrent et quand elle reprit conscience elle sentit comme une caresse la joue de Stéphane contre la sienne.

FIN